

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

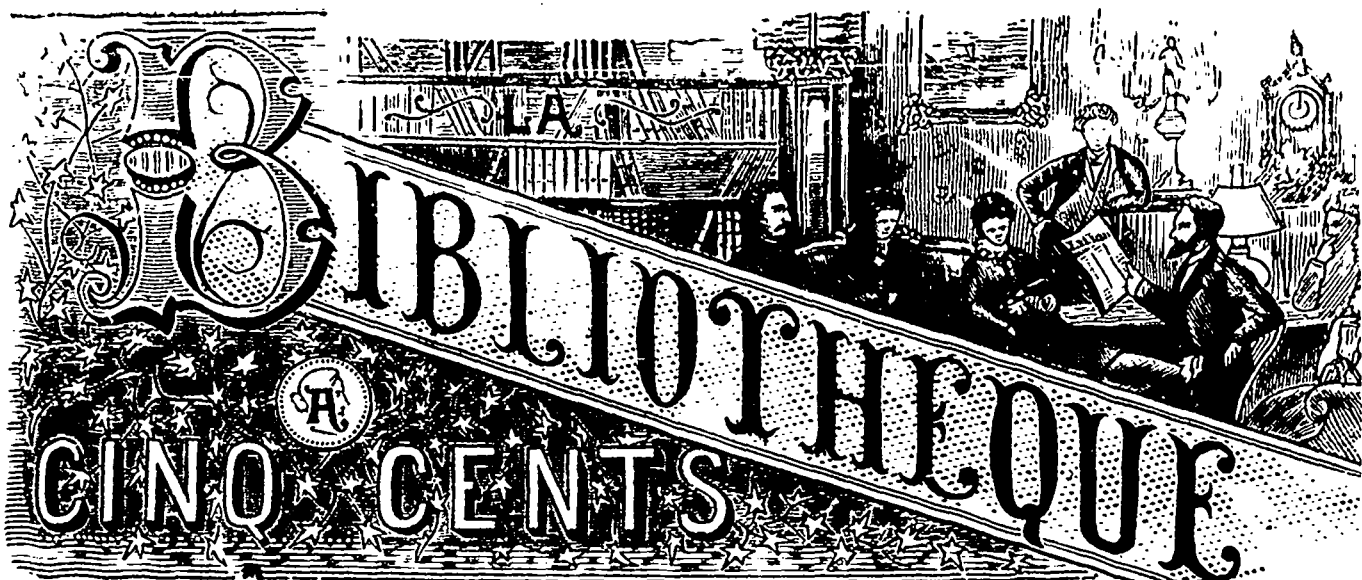
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par FOIRIER, BESSETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III { PAR AN } MONTREAL, 16 JUIN 1887 { UN NUMERO } No. 10  
\$2.50 . } 5 CENTS }

# LE MEDECIN DES FOLLES

PAR XAVIER DE MONTEPIN

DEUXIEME SERIE—UNE ERREUR JUDICIAIRE



Tous les pauvres, tous les malheureux des environs l'appelaient le bon ange.

# LE MEDECIN DES FOLLES

DEUXIÈME SÉRIE

UNE ERREUR JUDICIAIRE

I

DÉTAILS RETROSPECTIFS.

Quelques-unes des paroles échangées entre M. Delarivière et sa compagne en chemin de fer et dans la chambre de l'hôtel du *Grand-Cerf*, ont fait certainement soupçonner à nos lecteurs qu'il existait dans la vie de ces deux personnages importants de notre récit un côté mystérieux.

Nous devons à cet égard une explication et nous allons la donner brièvement.

Celle que le banquier appelait *sa femme* n'avait pas complètement droit à ce titre.

Vingt années auparavant, Maurice Delarivière, associé à une maison de banque de Paris et possédant à cette époque un demi-million, avait rencontré dans une maison où il était familièrement reçu, une très jeune personne, blonde, aux yeux bleus, presque une enfant, qui venait donner des leçons aux filles du maître du logis.

M. Delarivière s'intéressa tout d'abord et sans arrière-pensée à cette enfant si jolie et si simple, et qui semblait si pure.

Il s'informa.

Jeanne Tallandier avait seize ans. Elle était orpheline, absolument honnête, n'avait pour toute famille qu'un frère aîné, aussi pauvre qu'elle, courageux et bon travailleur. Elle vivait du produit modeste de ses leçons, et se trouvait heureuse dans cette extrême médiocrité.

Quelques semaines se passèrent.

M. Delarivière, presque d'une façon inconsciente, faisait en sorte de se trouver chaque jour sur le chemin de la jeune maîtresse de piano.

Un beau soir il découvrit avec stupeur qu'il était amoureux, amoureux sérieusement, éperdument.

— Si je suis aimé, se dit-il, le bonheur est là... Mais serai-je aimé ?

En même temps une grande inquiétude s'emparait de lui.

Jeanne Tallandier était âgée tout au plus de seize ans. Il en avait, lui, quarante-deux.

N'était-ce pas un obstacle infranchissable ?

M. Delarivière ne songeait pas même qu'il était riche et que la fortune aplanit bien des obstacles.

Il estimait trop la jeune fille pour croire une minute que la question d'argent pût exercer sur elle la moindre influence.

Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails rétrospectifs d'un roman d'amour.

Malgré son âge M. Delarivière était très beau, et d'une beauté particulièrement sympathique.

L'orpheline vivait dans un isolement absolu.

Maurice lui plut. Elle le lui laissa voir naïvement ; elle écouta l'aveu de son amour avec une candeur dont les sceptiques auraient pu sourire, mais qui n'en était pas moins réelle et touchante.

Malheureusement, M. Delarivière n'était point libre.

Une union funeste et mal assortie avait lié son sort à celui d'une femme qui l'avait abandonné au bout de peu de mois de mariage. Où était-elle partie ? Personne n'avait pu retrouver sa piste et tout établissait qu'elle avait dû mourir par accident ou par maladie fortuite dans quelque ville étrangère. Sans cela, on eut entendu parler d'elle, ne fut-ce que pour des questions d'argent à débattre avec son mari et avec sa famille.

M. Delarivière avait donc le droit de se considérer comme veuf, mais il ne l'était point aux yeux de la loi, car si l'absence qui est considérée dans la plupart des cas comme une présomption de décès, cette présomption légale ne s'applique point au mariage, et nul ne peut contracter valablement un

second mariage sans apporter l'acte de décès de son conjoint.

A l'époque dont nous parlons le divorce n'avait point été établi.

Maurice prit le parti d'aller se fixer en Amérique et d'y contracter avec Jeanne Tallandier l'union qui out été impossible en France. Mais il n'ignorait point que cette union n'était pas valable.

Mais, à présent il avait un intérêt immense à savoir si madame Delarivière était vivante ou morte, et à se tenir au courant de ses faits et gestes.

Ainsi, avant de partir pour New-York, il s'aboucha avec un ex-agent de la police de sûreté, jouissant d'une célébrité très grande ; il lui remit une forte somme, le chargea des démarches à faire pour trouver la trace de la fugitive, et lui promit une récompense pécuniaire importante le jour où ses investigations seraient couronnées du succès.

Une fois en Amérique, M. Delarivière présenta Jeanne comme sa femme, lui fit prendre son nom, et jamais, nom ne fut porté plus dignement.

Puis il fonda à New-York une maison de banque qui ne tarda point à prospérer.

Edmée vint au monde.

Rien ne manquait au bonheur de ces deux créatures d'élite qui marchaient dans la vie appuyées l'une sur l'autre.

Nos lecteurs connaissent déjà la plupart des événements accomplis pendant dix-sept années.

Edmée fut mise en pension en France où ses parents vinrent la voir tous les deux ans.

La fortune du banquier alla grandissant toujours et devint bientôt colossale.

L'ex-agent de police écrivait de loin en loin, ne disait rien de neuf, et demandait toujours de l'argent pour continuer les recherches.

M. Delarivière lui adressait, par le retour du courrier, un mandat à vue, quoique ne conservant aucun espoir de voir retrouver la piste égarée, et soupçonnant même qu'il pouvait bien être dupe du policier peu scrupuleux.

En cela il se trompait. L'agent entretenait bel et bien une correspondance intéressante avec plusieurs de ses confrères habitant les principales villes de l'Europe, et gagnait ses honoraires en conscience...

Il le prouva d'ailleurs indiscutablement, ainsi que nous allons le voir...

M. Delarivière, trouvant sa fortune plus que suffisante et voulant goûter enfin un repos bien gagné par de longues années de travail incessant, avait résolu de commencer la liquidation de sa maison, de venir en France retirer sa fille du pensionnat de Saint-Mandé, et de ne plus se séparer d'elle.

L'époque du départ était fixée et le passage retenu sur un des grands grands vapeurs transatlantiques qui font le service entre l'Amérique et l'Europe.

Le banquier reçut de son agent une lettre qui le remplit à la fois de stupeur et de joie.

Un hasard quasi-providentiel avait permis de retrouver enfin la trace si longtemps perdue de l'épouse fugitive.

Madame Delarivière était morte en Russie dix-huit ans auparavant.

Le fait ne pouvait se révoquer en doute, l'agent annonçait qu'il allait recevoir d'un jour à l'autre une expédition bien en règle et légalisée de l'acte de décès, et qu'il l'adresserait sans retard à New-York.

Le banquier lui télégraphia aussitôt de garder cet acte précieux pour le lui remettre en mains propres à Paris, où il allait se rendre.

Un avenir radieux, sans un nuage, sans un point noir, semblait désormais promis à Maurice et à Jeanne.

Ils partirent, bien convaincus tous deux que le bonheur complet les attendait en France.

Nos lecteurs savent le reste...

Retournons à Melun, dans la chambre de l'hôtel du *Grand-Cerf*.

—Dieu soit loué ! Ce n'était qu'un rêve ! avait murmuré madame Delarivière en se réveillant.

—Un rêve ! répéta Maurice en couvrant de baisers les mains de Jeanne, il était donc bien terrible bien effrayant, ce rêve ? ..

—Oui, bien terrible... bien effrayant... répondit la jeune femme. J'assistais à mes propres funérailles... Je te cherchais auprès de mon cercueil et je ne te trouvais pas... Notre enfant était seule au monde... orpheline et sans nom... abandonnée... perdue... dépouillée de tout...

—Je comprends ton effroi, chère Jeanne ! Dans le sommeil on ne peut raisonner ses terreurs et combattre ses impressions, mais ton rêve était insensé ! Tu es bien vivante... Je suis là... Aucun péril ne menaçait Edmée, et dans quelques semaines tu ne seras plus seulement, grâce à Dieu, ma campagne bien aimée, tu seras ma femme légitime...

—Tu as raison... balbutia Jeanne. Mais ce matin j'ai couru un grand danger... Si j'allais mourir avant ce jour de bonheur ? ..

—C'est impossible ! s'écria le banquier.

—Hélas ! tout est possible.

—Eh bien, en admettant cette supposition folle, notre enfant ne serait point abandonnée... Je lui resterais...

—Et si la mort te frappait aussi, que deviendrait Edmée ? M. Delarivière tressaillit.

Il lui parut singulier et presque inquiétant que cette pensée de la mort soudaine se fût présentée dans un songe à l'esprit de Jeanne, au moment précis où elle haûtait son propre cerveau. N'y avait-il pas là quelque présage funeste ?

Le banquier n'était point superstitieux et se remit presque aussitôt.

—Chère bien-aimée, dit-il, rassure-toi... Quand même je viendrais à mourir, quand même nous manquerions tous deux à la douce enfant, la position d'Edmée resterait inattaquable, du moins au point de vue de la fortune...

—Et comment cela, puisqu'Edmée n'est pas ta fille légitime aux yeux de la loi ?

—J'ai pris des mesures efficaces.

—Lesquelles ?

M. Delarivière tira de son portefeuille un papier plié en quatre.

—Qu'est-ce que cela ? demanda Jeanne.

—Mon testament.

La jeune femme fit un geste d'effroi et s'écria :

—Un testament ! Ce mot m'épouvante... il éveille des idées sombres...

—Pas d'enfantillage, chère Jeanne !... dit le banquier en souriant. L'action d'affirmer par écrit mes volontés dernières n'a rien qui te puisse effrayer. Tester n'implique pas du tout qu'on soit au moment de mourir, et j'espère vivre de longues années pour notre bonheur à tous deux, ou plutôt à tous trois. Depuis longtemps déjà j'aurais dû prendre des précautions que commandait la plus simple prudence. Aujourd'hui c'est fait, je m'en réjouis et j'en éprouve un grand soulagement ; mais, avant d'envoyer cet acte à M. Percier, mon notaire et mon ami, j'ai tenu à t'en faire connaître la teneur, ayant à propos d'une des clauses un avis sérieux à te demander.

—Un avis de moi à propos d'argent ? fit Jeanne étonnée.

—Oui !

Et pourquoi ? Est-ce que cela me regarde ?

—Je considère notre fortune comme t'appartenant tout entière aussi bien qu'à moi-même, et je ne veux disposer de rien sans ton assentiment.

—Je te le donne d'avance et complet...

—Non, je désire que tu m'entendes et que tu me répondes avec connaissance de cause.

—Parle donc, puisque tu le veux, quoique ce soit bien inutile... Je répondrai selon ma conscience, comme je le fais toujours.

—Nous sommes très riches... commença M. Delarivière.

—Je le sais...

—Nous sommes plus riches que tu ne le crois... beaucoup plus... Notre fortune dépasse douze millions...

—Douze millions ! répéta Jeanne stupéfaite. Douze millions ! ..

—Au moins, mais je me base sur ce chiffre et je divise en trois parts égales la somme qu'il représente... C'est au sujet de la troisième part que je désire te consulter...

Le banquier déploya la feuille de papier timbré et lut à haute voix ce qui suit :

“ Ceci est mon testament.

“ Aujourd'hui 10 mai 1874, moi, Maurice-Armand Delarivière, né à Paris le 16 mars 1814, sain de corps et d'esprit, je dépose l'expression de mes dernières volontés dans cet acte écrit tout entier de ma main.

“ Si, avant la régularisation de mon mariage contracté en Amérique avec mademoiselle Jeanne-Amélie Tallandier, la mort me frappait, ma fortune, s'élevant à douze millions, serait ainsi partagée :

“ Un tiers, c'est-à-dire quatre millions, plus maison de New-York, le mobilier de cette maison, les objets d'art qu'elle renferme, les chevaux et les voitures, à mademoiselle Jeanne-Amélie Tallandier.

“ Un tiers, c'est-à-dire quatre millions, à mademoiselle Edmée Julie, notre fille mineure. Sa mère touchera les revenus de ces quatre millions jusqu'à la majorité ou jusqu'au mariage d'Edmée.

“ En cas de mort d'Edmée, la part que lui fait ce testament reviendrait tout entière à sa mère, Jeanne-Amélie Tallandier.”

Le jeune femme, en ce moment, interrompit la lecture.

—Cher Maurice, s'écria-t-elle, tu es le plus généreux des hommes, mais je ne puis accepter cela.

Pourquoi donc ?

—Tu as une famille... des héritiers directs...

—Un seul... Mon neveu Fabrice Leclère... Il est médiocrement digne d'intérêt car, tu le sais aussi bien que moi, il a dévoré les quelques centaines de mille francs provenant de l'héritage de sa mère, et il mène une vie de désordre...

—Je sais cela, mais je sais aussi qu'il est l'unique enfant d'une sœur que tu chérissais... Le sang qui coule dans ses veines est le sang de ta race... Si sérieux quo soient ses torts, tu ne dois pas le dépouiller complètement... Je ne te reconnais pas le droit de le laisser dans la misère quand tu es si riche...

—Chère femme ! murmura M. Delarivière attendri. Comme d'avance j'étais sûr de ton assentiment... Ecoute...

Et il reprit sa lecture en ces termes :

“ Le dernier tiers de ma fortune, c'est-à-dire quatre millions, appartiendra à mon neveu Fabrice-Marcel Leclère. En cas de mort de ce dernier à l'époque de l'ouverture du présent testament, son tiers, divisé en deux parts égales, viendrait augmenter de deux millions la part de Jeanne, Amélie Tallandier et celle d'Edmée.

“ Je nomme maître Percier, notaire à Paris, rue Louis-le-Grand, numéro 9, mon exécuteur testamentaire, et je le prie d'accepter en souvenir de moi la bague ornée d'un diamant que j'ai l'habitude de porter au doigt annulaire de la main gauche.

“ MAURICE-ARMAWD DELARIVIÈRE.”

Fait à Melun, le 10 mai 1874.

—J'ai fini, dit-il, en pliant le testament et en le replaçant dans son portefeuille. Est-ce bien cela que tu souhaitais ?

—Oui ! cent fois oui, s'écria la jeune femme, c'est grand, c'est noble, c'est digne de toi !

—Quoique cette libéralité s'adresse à un indigne...

—Ton neveu était très jeune quand il a perdu sa mère... Il n'a pas su résister aux séductions de Paris... Combien d'autres sont dans le même cas !... Peut-être d'ailleurs est-il corrigé...

—Chère Jeanne, que tu es bonne !... Tu n'es pas une femme, tu es un ange !

## II

## L'ONCLE DE FABRICE

—Qu'ai-je donc fait de si angélique ? demanda Jeanne en souriant.

—Fabrice te hait, répondit M. Delarivière, et cependant tu prends sa défense !...

—Il me hait, dis-tu ! Pourquoi ?

—Eh ! le sais-je ? ou plutôt je ne veux pas le savoir.

—Je lis dans ta pensée... Tu supposes que ton neveu me déteste parce qu'il m'accuse de lui vouloir enlever sa part d'héritage... Est-ce cela ?

—Eh bien, oui.

—Je crois que tu te trompes... Une jeunesse livrée à elle-même, l'absence de la famille, l'amour du plaisir sous toutes ses formes, la soif de liberté, ont faussé l'esprit de Fabrice, mais n'ont pas corrompu son âme. Il vaut mieux qu'il n'en ait l'air j'en suis sûre.

Le banquier secoua la tête d'un air incrédule.

Jeanne reprit :

—Il y a deux ans, lors de notre dernier voyage à Paris, Fabrice m'a paru se détacher déjà de cette vie à l'ouïance qui l'a fait avant l'âge... Quelques paroles prononcées par lui devant moi annonçaient la fatigue, et m'ont semblé l'indice d'un changement prêt à s'accomplir... Peut-être aujourd'hui, à la place d'un viveur, retrouverons-nous un homme digne de ta tendresse et de tes libéralités...

—Comme tu plaides sa cause ! !...

—Je la plaide avec conviction...

—Puisses-tu ne pas te tromper !...

—Tu doutes encore ?

—Malgré moi, oui... Je crois que si je venais à mourir, mon neveu serait le premier, le seul peut-être, à te calomnier en t'accusant d'ambition et de cupidité...

—Eh bien ! tu peux lui fermer la bouche et le contraindre à rougir de lui-même et de ses jugements téméraires.

—Et comment ?

—Me permets-tu de te donner un second conseil ?... Oui, n'est pas ?— Écoute moi donc : Par ton testament tu laisses à Fabrice le tiers de ta fortune ?...

—Oui, dans le cas où je viendrais à mourir avant d'avoir légalisé notre union.

—J'ai bien compris... Mais, après ?

—Mon testament n'aura aucune raison d'être... Je l'annulerai et les choses suivront leur cours normal... Ayant une famille légitime, je ne dois rien à Fabrice... Une fois marié, ma fortune t'appartient tout entière, à toi et à notre fille... Je n'ai plus le droit d'en rien distraire...

—Tu m'as dit (et je le crois de toute mon âme, Dieu le sait !), tu m'as dit que le jour de la régularisation de notre union serait pour toi un jour de bonheur...

—Ah ! chère Jeanne !... le plus beau de ma vie !...

—Le moment sera donc bien choisi pour faire un heureux...

—Certes !...

—Alors, suis mon conseil et, ce jour-là, donne à ton neveu la somme que tu lui laissais par testament...

—Quatre millions !... s'écria M. Delarivière.

—Mais sans doute, quatre millions... Il nous en restera huit... Nous avons des goûts simples et nous serons trop riches. Même en ayant un train de maison exceptionnel, nous ne parviendrons pas à dépenser nos revenus... Quand Edmée se mariera, sa dot, quel qu'en soit le chiffre, ne nous appauvrira pas... Sois donc généreux avec Fabrice comme tu voulais l'être si la mort était venue te surprendre... En se trouvant à la tête d'une grande fortune, Fabrice prendra les goûts d'une existence régulière, il songera au mariage, deviendra un homme utile, honorable, et te devra tout, la richesse, la considération, les joies de la famille...

—C'est sérieusement que tu m'engages à donner à Fabrice cette somme énorme ?

—Oui, sérieusement.

—Je te savaiss bien bonne, chère Jeanne, et je te trouve meilleure encore que je ne le croyais !

—Et tu foras ce que je demande ?

—Je verrai Fabrice à mon arrivée à Paris, je causerai longuement avec lui et, s'il me paraît en bonne voie de guérison morale, je réaliserai certain projet dont tes généreuses paroles viennent de me donner l'idée et qui mettra dans les mains de mon neveu un splendide avenir.

—Quel est ce projet ?

—J'ai besoin d'y penser encore... je te le communiquerai dès qu'il aura suffisamment mûri...

Après leur promenade en canot les deux couples, Fabrice Leclère et Mathilde, Landilly et Adèle, avaient regagné l'hôtel du *Grand-Cerf* et s'étaient assurés qu'avec un supplément de matelas ils passeraient la nuit tant bien que mal dans la chambre du troisième étage, louée quinze louis pour quelques heures par le petit baron.

Cette chambre, chose essentielle, possédait deux fenêtres donnant sur la place où devait, au point du jour, se dresser l'échafaud.

—Deux loges de face ! s'écriait le gommeux. Deux loges à cent cinquante francs la loge ! à soixante quinze francs la place ! Dans un théâtre de province, c'est d'un relief à tout casser ! Il est vrai que la pièce n'aura qu'une représentation !... Épatant ! épatant ! !..

L'hôtel du *Grand-Cerf* regorgeait de monde.

Madame Lorient commençait à se dire avec mélancolie qu'elle avait loué ses fenêtres beaucoup trop bon marché.

La moindre petite ouverture, à n'importe quel étage, trouvait preneur à trois louis par personne.

Un Anglais avait payé cinq cents francs la fenêtre en tabatière d'une mansarde dans une maison voisine de l'hôtel, et il offrait à madame Lorient dix louis d'une table et d'un matelas pour y passer la nuit.

Le procès ayant fait un bruit énorme, les blasés, avides d'émotions malsaines, voulaient voir tomber la tête de cet étrange criminel dont pas une minute la force de volonté ne s'était démentie, ni pendant l'instruction ni aux séances de la cour d'assises.

La maîtresse du *Grand-Cerf* ne savait où donner de la tête, à qui répondre et qui servir.

Elle avait pour la circonstance doublé son personnel, et comptait laisser la maison ouverte toute la nuit afin d'accueillir les infortunés curieux qui se contenteraient de dormir sur un fauteuil ou sur un tabouret.

On vint prévenir Fabrice et ses amis que le dîner les attendait.

De tous côtés les tables étaient garnies d'un nombre invraisemblable de convives.

Le va-et-vient des garçons et des servantes emplissait l'hôtel. Le cliquetis de l'argenterie, le bruit des assiettes et des verres formaient un tapage presque assourdissant.

Madame Lorient avait réservé pour les deux couples un petit salon donnant sur le couloir qui conduisait au principal escalier de l'hôtel.

L'aspect du couvert dressé dans ce petit salon était à lui tout seul un puissant apéritif. Le potage à la bisque d'écrevisses fumait dans une soupière découverte, et aux quatre coins de la table les bouteilles de vin de Champagne, hommage de madame Lorient, plongées dans la glace et le salpêtre, étalaient leurs goulots d'un vert sombre et leurs casques d'argent...

On s'attabla joyeusement et, chose rare, l'entrain des convives commença avec la première cuillerée de potage.

—Inénarrable, cette bisque ! s'écria le petit baron avec enthousiasme. Respirez ce parfum, capable de ressusciter un mort ! Admirez cette jolie couleur d'un rose pâle ! Savourez ces queues d'écrevisses qui fondent sous la dent et donnent au palais des sensations à la fois délicates et corsées ! La cuisinière de céans est un cordon bleu monumental !... Elle m'épate, parole d'honneur !...

—Sapristi, baron, quel lyrisme ! dit Fabrice en riant.

—Voilà comme je suis !... poète à mes heures, et d'un galbe à tout casser ! Je redemande de la bisque...

En ce moment il se fit dans la cour un grand tapage de grolots.

Les deux femmes, quittant la table, s'approchèrent d'une fenêtre.

—Ah ! les beaux chevaux ! dit la jeune Adèle. Venez voir, je jure sur la tête de Pascal que ça en vaut la peine !

Fabrice et le petit baron se levèrent à leur tour.

Un grand breack vint d'arriver, attelé en poste de quatre splendides steppers noirs aux harnais de cuir fauve et aux grelottières de maroquin rouge.

Un gentleman d'une cinquantaine d'années, aux pommettes saillantes, aux longs favoris d'un blond fauve, portant un bandouillère une jumelle énorme, descendait du siège élevé.

Deux grooms en culottes blanches et en bottes à revers se tenaient, les bras croisés, devant les chevaux.

Pascal Landilly poussa un rugissement d'admiration.

—Épatant ! épatant ! mes petits enfant ! dit-il. C'est ça un vrai chic ! C'est ça un galbe ! C'est ça un relief !

Et comme Rose ouvrait la porte, il lui demanda :

—A qui cet attelage mirifique, la belle fille ?...

—A un Russe si riche qu'il ne connaît même pas sa fortune ! répliqua Rose ; il habite un château à quatre ou cinq lieues d'ici, et il a loué depuis huit jours le grand appartement du premier étage pour voir l'exécution de demain...

—Boyard folâtre, tu as mon estime ! murmura Landilly.

—Fabrice, dit Mathilde en riant, je parierais que vous possédez quelque part, un boyard en expectative, un oncle à succession...

—Pariez, vous gagnerez... J'en ai un...

—Vrai ?

—Parole d'honneur !...

—Un oncle d'Amérique ?...

—D'autant plus d'Amérique qu'il est en Amérique...

—Profession !...

—Banquier à New York...

—C'est un état très chic... Riche ?

—Cinq ou six fois millionnaire... au moins...

—Et vous êtes son neveu de près ?

—D'aussi près que possible, étant fils de sa sœur...

Mais alors, positivement, vous êtes son héritier ?...

—Direct.

—Quel âge a l'oncle ?

—Soixante ans...

—Dix de plus que celui du petit baron... c'est toujours ça !

Dites donc, mon cher, vous avez de sérieuses espérances ?...

Fabrice secoua la tête.

—Je n'en ai aucune... répondit-il.

—Pourquoi ?

—Parce que mon oncle a une femme et une fille auxquelles il s'arrangera pour tout laisser...

A ce moment, la petite servante Tiennette (*l'alter ego* de Rose) parut sur le seuil du cabinet.

Elle tenait du bout des doigts une carte de visite.

—Quel bon vent vous amène, virginale anguille de Melun ? lui demanda Pascal.

—Ce n'est pas le bon vent, monsieur, répliqua l'ingénue, c'est une commission à vous faire...

—A moi ?

—Je ne sais point.

—Serait-ce moi ? dit Fabrice.

—Je ne sais point.

—A moi, peut-être ? s'écria Mathilde.

—Non, c'est à un monsieur...

—Alors, comme nous ne sommes que deux messieurs ici, choisissez, reprit Fabrice.

—Bien sûr, mais faut n'en laisser le temps...

—Prenez le temps, piquante marmitonne, mais prenez le vite : nous avons faim, et l'incertitude entrave notablement le coup de fourchette.

—Y a-t-il un de vous doux, messieurs, qui s'appelle Fabrice Leclère ?...

—Oui, moi... dit l'ami de Mathilde.

—Alors, ça, c'est pour vous...

Et la jeune fille lui tendit la carte.

Fabrice, très intrigué, regarda vivement cette carte et devint blanc comme un linge.

## III

## LE BAISER DE JUDAS

En même temps que son visage se décomposait visiblement, le jeune homme murmura :

—Lui, ici !... à Melun !... dans cet hôtel !... c'est impossible !...

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria Mathilde. Vous avez l'air tout *chaviré*, comme disait notre batelier tantôt.

—Mes enfants, répliqua Fabrice, ma stupeur est bien naturelle... Je vous donnerais en cent, je vous donnerais en mille à deviner le nom inscrit sur cette carte... Mais vous ne devineriez jamais... Ce nom, le voici : *Maurice Delarivière* !

—Qu'est-ce que c'est que Maurice Delarivière ? demanda le petit baron.

—C'est mon oncle.

—L'oncle d'Amérique ?

—Lui-même.

—Le fait est que la chose est au moins singulière, fit Mathilde.

—Épatante ! appuya Pascal.

—*Quel est donc ce mystère ?* fredonna la jeune Adèle sur un air inconnu.

Fabrice se tourna vers la servante.

—Qui vous a remis cette carte ? lui dit-il.

Un monsieur descendu ce matin, au petit jour, dans l'hôtel, avec une dame malade...

—Une dame malade ?... répéta le jeune homme.

—Oui, monsieur, bien malade, la pauvre dame. Elle était comme une morte, et même on croyait qu'elle n'en reviendrait pas...

L'émotion de Fabrice redoublait.

—Mais comment ce monsieur a-t-il su que j'étais ici ? reprit-il.

—Paraitrait qu'en passant le couloir il vous a entendu parler à travers la porte, répondit la servante. Alors, ce monsieur m'a remis sa carte en me demandant si l'un des messieurs du cabinet s'appelait Fabrice Leclère, et a ajouté : "Si, comme je le crois, ce monsieur s'y trouve, dites-lui que je désire beaucoup le voir après son dîner..."

—Il désire me voir ?

—Après votre dîner, oui, monsieur...

Fabrice se leva vivement et jeta sa serviette sur la table.

—Je monte à l'instant, dit-il.

—Vous nous quittez, s'écria Mathilde.

—Continuez sans moi, je reviendrai bientôt... L'aventure est trop bizarre, et le désir manifesté par mon oncle trop inattendu pour que je ne tiens pas à savoir tout de suite le mot de l'énigme...

Il reprit en s'adressant à Tiennette :

—Conduisez-moi à l'appartement de M. Delarivière, ma fille, s'il vous plaît...

—Oui, monsieur... c'est au second étage, chambre Nos. 7 et 8.

Le jeune homme quitta le petit salon avec la servante, laissant ses compagnons très surpris et très intrigués.

L'aventure leur semblait, comme à Fabrice, prodigieusement bizarre... Elle était, au fond, toute simple.

Le banquier rentrant à l'hôtel après avoir jeté ses lettres à la poste et attendu chez le pharmacien la potion ordonnée par Georges Vernier, traversait le couloir lorsqu'une voix qu'il lui sembla connaître l'avait fait tressaillir en frappant son oreille.

Pour éclaircir ses doutes il venait d'employer le moyen le plus naturel.

A Paris, et en toute autre circonstance, il se serait gardé de faire le premier pas vers son neveu, il aurait attendu que le hasard les mit en présence, sauf à aider un peu le hasard ; mais le chaloureux plaidoyer de Jeanne avait brisé la glace qui le séparait du fils de sa sœur ; il se sentait prêt à oublier les torts de Fabrice dans le passé et à ne pas douter d'un meilleur avenir ; il était heureux enfin de tendre une main amie à ce parent qu'il allait enrichir, et de la lui tendre sur-le-champ.

Tout en montant l'escalier qui conduisait à l'appartement du second étage, Fabrice réfléchissait.

Au second étage, Tiennette s'arrêta.

—C'est ici, monsieur... fit-elle en désignant une porte.

—Merci, mon enfant...

La servante redescendit.

Le jeune homme frappa légèrement.

Une ou deux secondes s'éconclèrent, puis la porte s'ouvrit et M. Delarivière parut sur le seuil.

—Je ne m'étais donc pas trompé ! c'est bien toi ! dit-il en tendant les mains à son neveu.

Fabrice les saisit et les serra avec une effusion et un attendrissement si sincères en apparence que le plus déliant s'y fût laissé prendre.

En même temps, il balbutiait d'une voix émue :

—Mon oncle ! mon cher oncle ! que je suis heureux de vous voir ! Quand tout à l'heure on m'a remis votre carte, je ne pouvais en croire mes yeux tant votre présence me semblait invraisemblable ! Vous ici ? à Melun !

—Oui, mon ami... et je n'y suis pas seul.

Fabrice parut surpris.

—Comment ? demanda-t-il.

—Viens...

Le banquier conduisit son neveu vers le lit.

Jeanne, soutenue par les oreillers, s'appuyait sur l'un de ses coudes.

A son tour elle tendit la main au jeune homme, avec un sourire presque timide.

Il la prit, la serra avec une froide politesse en s'inclinant, et murmura :

—Madame...

—Appelle ma chère Jeanne d'un nom plus doux... interrompit le banquier. Appelle-la ta tante... Avant un mois Jeanne sera ma femme légitime devant les hommes, comme elle l'est déjà devant Dieu... L'obstacle qui nous arrêtait a cessé d'exister, j'en ai la preuve enfin. Je t'expliquerai tout cela.

Fabrice se sentit chanceler.

Cette annonce imprévue c'était la foudre tombant à ses pieds, qui venait anéantir sa dernière et frêle espérance.

Mais il fit appel à son énergie, il eut le courage de rester calme, et l'héroïsme de sembler joyeux.

Décidément son oncle n'avait rien entendu ; l'entrevue serait cordiale ; peut-être le banquier, touché d'un désintéressement admirable, le récompenserait-il en se montrant généreux...

Cette hypothèse valait la peine de pousser la comédie jus qu'au bout.

—Recevez tous les deux mes sincères félicitations... dit-il. C'est avec un joie profonde que je vous verrai légitimer votre bonheur...

—Merci, Fabrice, répondit Jeanne à voix basse. Je vous jugeais bien... je savais que vous étiez bon...

—Mais que se passe-t-il donc ? reprit le neveu du banquier. Comment se fait-il qu'au lieu d'être à New York vous soyez dans cette chambre d'hôtel, et souffrante à coup sûr, car votre main a brûlé la mienne ?

M. Delarivière expliqua rapidement ce que nos lecteurs savent déjà.

—Vous avez été bien imprudente ? s'écria Fabrice en s'adressant à Jeanne après avoir écouté ce récit. Il fallait, comme le voulait mon oncle, vous reposer à Marseille pendant une semaine.

—Il est certain que cela eût été plus sage... répondit la jeune femme avec un nouveau et charmant sourire. Mais nous n'aurions pas la joie de vous voir en ce moment... D'ailleurs, avant trois jours je serai complètement remise... J'aurai repris toutes mes forces...

—Ce n'est pas douteux, mais tu parais fatiguée ce soir... dit avec inquiétude M. Delarivière voyant Jeanne essuyer son front où perlait des gouttes de sueur.

—Le docteur m'a prévenue que j'aurais cette nuit un accès de fièvre et que ce serait le dernier... Je le sens qui s'approche...

—Nous allons te laisser reposer...

—Je tâcherai de dormir... D'ailleurs, Fabrice et toi, vous devez avoir le désir de causer longtemps...

—Oui... nous avons bien des choses à nous dire... Nous serons là tout près dans la chambre voisine... Si tu avais besoin de moi, tu m'appelleras...

Je n'ai besoin que de sommeil...

—A bientôt, chère tante, dit Fabrice, à demain...

—A demain, mon neveu...

Le jeune homme se pencha vers la malade et lui posa respectueusement ses lèvres sur le front.

Ce baiser la fit tressaillir, en même temps qu'il causait au banquier une sensation de joie profonde.

C'était le premier témoignage d'estime et de tendresse donné par "la famille" de celle qui serait bientôt l'épouse légitime et la mère honorée.

Hélas ! c'était aussi le baiser de Judas !

—Fabrice n'est plus le même, grâce à Dieu ! pensa M. Delarivière.

—Viens avec moi... reprit le banquier, et il emmena Fabrice dans sa chambre dont il referma la porte derrière eux.

Après un moment de silence, il demanda :

—Ma chère Jeanne est bien changée depuis deux ans, n'est-ce pas ?

—Changée ? répéta le jeune homme. Non, mon oncle... La fatigue d'un long voyage, le malaise qu'elle vient d'éprouver, ont momentanément altéré ses traits, mais elle est toujours belle... Elle a conservé son doux regard, son visage sympathique et son gracieux sourire...

—La pauvre femme a cruellement souffert !...

—L'empreinte de la souffrance disparaîtra bien vite...

—Enfin le danger est passé, grâce à Dieu !... il n'y faut plus penser... Voyons, assieds-toi...

Fabrice prit un siège.

—Et causons... poursuivit M. Delarivière ; parlons de toi...

—Une enquête... un interrogatoire sur faits et articles !... se dit le jeune homme je m'y attendais...

—Il y a deux ans, reprit le banquier, tu avais gaspillé les sept huitièmes de ta fortune... Je suis convaincu que de cette fortune il ne te reste rien aujourd'hui... Est-ce exact ?

—Oui, mon oncle, malheureusement.

—Comment vis tu ?...

La question était posée à brûle-pourpoint, d'une façon nette et précise.

Il fallait y répondre carrément, sinon véridiquement, (chose difficile, pour ne pas dire impossible), et avec une dose de vraisemblance suffisante pour n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit du banquier.

—Mes occupations actuelles, répliqua Fabrice, ne me constituent pas une position sociale bien brillante, mais enfin elles me sortent de l'existence oisive qui fut trop longtemps la mienne... Je m'occupe d'affaires de Bourse pour un agent de change de mes amis...

—Et cela te rapporte ?

—Fort peu d'argent... le strict nécessaire à peine...

—Et tu t'accommodes de cette portion congrue ?

—Il le faut bien... Je me suis fait une loi de ne pas dépenser un sou au delà de ce que je gagne... Je n'emprunte rien à personne. Je suis pauvre, mais tranquille...

—Est-ce toi que j'entends ! s'écria M. Delarivière stupéfait

de l'air calme et convaincu avec lequel son neveu disait ces choses surprenantes.

—Oui, mon oncle, c'est bien moi... répondit Fabrice en souriant: la métamorphose vous étonne, je comprends; mais, en réfléchissant, vous la trouverez logique. J'ai subi les entraînements de la jeunesse et de la liberté, et mal m'en a pris puisque l'héritage de ma mère s'est fondu au creuset de la vie à outrance. Aujourd'hui j'ai vingt-sept ans; il était plus que temps de mettre de l'eau dans mon vin.

—Tu le bois pur encore quelquefois cependant, ton vin, puisque tu es ici en compagnie de deux jeunes femmes qui sont, m'a-t-on dit, très jolies...

—C'est par hasard!... J'accompagne un de mes amis, un charmant garçon fort bien né et très riche, et deux artistes de nos amies... Ces dames désirent assister à l'exécution d'un condamné dont le procès a fait grand bruit.

—Singulière fantaisie!...

—Singulière, oui, mais bien parisienne.

—Tu pourrais ajouter: et bien cruelle! Mais ce n'est pas mon affaire... Enfin, positivement, tu t'es rangé?

—Oui, mon oncle, positivement.

—Tu as assez de cette vie où l'on gaspille son argent et sa santé, quand on n'y gaspille que cela?

—Ah! certes oui! répondit le jeune homme avec un soupir, et je regrette profondément de n'avoir pas trouvé en moi la force et la raison de m'y soustraire plus vite...

—Je suis heureux de ces regrets... S'ils ne rattachent point le passé, ils sont rassurants pour l'avenir... Je veux croire à ta conversion...

—Elle est sincère, n'en doutez pas...

—Mais, ajouta M. Delarivière en souriant, je manquerais, tu le comprends, à tous mes devoirs d'oncle sérieux, si je ne te faisais pas, séance tenante, une courte morale. Il faut respecter les traditions! Les fautes de ta jeunesse ont pour circonstances atténuantes la jeunesse elle-même... Tu avais la bride sur le cou! voilà l'excuse! Tu as succombé aux entraînements du plaisir comme l'aurait fait tant d'autres à ta place... Ma chère Jeanne, qui ce matin encore plaidait ta cause, me disait tout cela... Par malheur, tes bonnes résolutions sont venues bien tard! C'est il y a huit ans que j'aurais voulu te voir ainsi... Je t'aurais pris avec moi à New-York... Tu serais devenu mon associé, et tu pourrais, à l'heure qu'il est, renoncer au travail et vivre heureux et riche.

—Songez-vous donc à quitter les affaires, mon oncle? s'écria Fabrice.

—C'est une résolution arrêtée chez moi...

—Vous liquidez votre maison de banque?

—Cette liquidation est commencée...

—A votre âge!

—J'ai soixante ans.

—Ce n'est pas la vieillesse, tant s'en faut! Avec votre expérience, avec votre habileté, il vous serait facile de doubler votre fortune.

—J'en suis certain, mais à quoi bon? Et puis tu te trompes, Fabrice... je suis vieux... je suis même plus vieux que mon âge!... Regarde-moi... mes cheveux sont tout blancs, les rides ont creusé mon front, le travail et les soucis ont courbé mes épaules... Je me sens fatigué, mon enfant... J'ai besoin de repos après un si rude labeur...

—Qui vous empêcherait de mettre vos intérêts dans les mains d'un homme honnête et intelligent, et de garder la facile tâche de surveiller ses opérations et de le conseiller.

—Cet homme m'a manqué jusqu'ici... il faut un habile pilote au gouvernail d'un vaisseau de haut bord...

—C'est vrai...

—D'ailleurs, je le répète, c'est le repos complet que je veux, et je l'ai bien gagné... Si ma chère Jeanne n'était point souffrante, l'avenir serait sans nuages... Quelques mots t'ont fait comprendre tout à l'heure que ma position va changer... l'indigne créature qui portait mon nom a cessé de vivre depuis dix-huit ans, et je viens seulement de l'apprendre... Dans

un mois j'aurai régularisé ma vie et légitimé ma fille. Tu m'approuves d'agir ainsi, n'est-ce pas?

Fabrice malgré la sueur froide qui mouillait ses cheveux, s'écria avec une expression presque enthousiaste en serrant les mains du banquier:

—Si je vous approuve, mon oncle? Ah! vous me faites, je l'espère, l'honneur de n'en pas douter! Qui donc ne vous approuverait? Vous agissez en homme de cœur, en homme loyal, et j'applaudis de toutes mes forces au parti si honorable que vous prenez!

M. Delarivière ne dissimula pas l'émotion vive que lui causa cette réponse.

—Tu me rends bien heureux! dit-il en pressant à son tour les mains de son neveu. Tu es un brave garçon, je le vois, et tu ne songes même pas que la légitimation de ma fille peut causer dans l'avenir un préjudice énorme en antécédant tes droits à mon héritage.

—Vous me jugez bien, mon oncle, répliqua le jeune homme, et je vous jure qu'une si odieuse pensée est en effet loin de mon esprit... Vivez longtemps et que votre bonheur soit inébranlable, voilà le plus cher de mes vœux... Quant à votre fortune si noblement acquise, je n'y ai jamais songé...

—Eh bien, mon cher enfant, j'ai songé, moi, à ton avenir... Si je suis heureux je veux que tu le sois aussi... et tu vas en avoir la preuve...

Le banquier s'interrompit.

Fabrice attendait, sur les épines, le résultat de la savante comédie qu'il venait de jouer, mais il avait la force de rester impassible en apparence.

—Continue à m'ouvrir ton cœur avec une franchise qui t'honore, poursuivit le banquier. Réponds-moi sans hésitation. Te crois-tu détaché pour toujours de la vie de plaisir?...

—Oui, mon oncle.

—Te supposes-tu la force de remuer l'or à pleines mains sans éprouver des tentations qui te semblaient jadis irrésistibles?

—L'existence dont vous parlez m'est devenue antipathique je ne la comprends plus... Je rougis de l'avoir aimée, et rien ne pourrait modifier les sentiments qu'elle m'inspire aujourd'hui.

—Donc, tu es sûr de toi?

—Oui, mon oncle, absolument sûr.

—Tu te sens alors assez de plomb dans la tête, comme on dit vulgairement, assez de sérieux dans l'esprit, pour accepter la responsabilité d'une importante affaire?...

—Je me sens assez fort pour effacer un passé d'erreur et de folie qui m'a coûté la fortune, mais qui, je vous l'affirme, a laissé l'honneur intact...

—Et le travail ne t'effrayerait pas?

—Le travail m'attire à présent comme m'attirait autrefois le plaisir.

—Que Dieu soit loué! s'écria M. Delarivière... J'ai trouvé l'homme qu'il me faut, et cet homme est mon unique parent, le fils de ma sœur bien-aimée!... Ecoute-moi, mon enfant...

L'agitation de Fabrice grandissait.

Quelles paroles le banquier allait-il prononcer?... Que serait cet avenir dont il allait d'un mot dévoiler les perspectives peut-être éblouissantes?...

Le jeune homme répondit d'un ton ému:

—Je vous écoute, mon oncle, et Dieu sait avec quelle attention profonde, avec quel respect filial!

#### CONFIANCE MAL PLACÉE.

M. Delarivière se recueillit pendant un instant, comme pour rassembler ses idées, et commença:

—Ce matin, en voyant ma douce compagne frappée d'une façon si brusque et si cruelle (car elle a été pendant quelques heures en grand danger), j'ai compris pour la première fois l'instabilité de la vie, et j'ai eu peur de mourir, bien moins pour moi que pour les deux chères créatures auxquelles appar-



tion toute mon âme... Je me suis dit qu'un coup de sang pouvait me foudroyer... Je me suis demandé ce que devien draient la mère et la fille si je succombais avant d'avoir légalisé ma situation et la leur... J'ai maudit ma longue négligence et j'ai fait mon testament.

—Votre testament ! répéta machinalement Fabrice

—Ah ! cela t'étonne que j'aie négligé si longtemps une précaution si simple et si importante ? Que veux-tu, c'est ainsi ! On se croit immortel... on oublie... on remet au lendemain. Une catastrophe soudaine arrive, et l'on meurt désespéré, ayant fait le malheur de ceux que l'on aimait...

Après un court silence, M. Delarivière continua :

—Dans cet acte suprême, devant assurer le sort de Jeanne et celui d'Edmée, je ne t'ai point oublié...

Fabrice sentit un frisson d'espoir courir sur sa chair, mais il ne prononça pas un mot et se contenta de donner à son visage l'expression d'une gratitude anticipée.

—Je jugeais sévèrement tes écarts, poursuivait le banquier, je les jugeais trop sévèrement, je le vois bien, mais nous étions unis par le sang ; je t'aimais malgré la folie de ta conduite et je n'acceptais point pour toi la pensée d'une vieillesse misérable...

Tout en parlant M. Delarivière tirait son portefeuille.

Il y prit le double du testament, le déplia d'une main févreuse et, posant le doigt sur le paragraphe où il était question de son neveu, il lui mit la feuille sous les yeux en lui disant :

Regarde.

Une joie immense et débordante envahit l'âme de Fabrice, mais il comprima cette joie comme il avait comprimé son angoisse.

L'éclair jaillissant de ses yeux pouvait trahir ses pensées cupides et détruire en un instant l'impression produite par son hypocrisie savante.

Il éteignit la flamme de son regard et, repoussant le testament en détournant la tête, il répondit d'une voix tranquille :

—Non, cher oncle, je ne veux rien voir... Ai-je besoin d'une preuve nouvelle de la générosité de votre cœur, de l'indulgence de votre tendresse ? Qu'importe le chiffre écrit sur cette feuille ? quelle que soit la part qu'il vous ait plu de m'assigner, vous aurez trop fait pour moi ! Votre fortune entière appartient à ma tante Jeanne et à ma cousine Edmée...

Le banquier, touché de cette admirable délicatesse, répliqua :  
Ta tante et ta cousine ne seront point appauvries par un partage... je suis riche... je suis très riche...

—Je le sais, cher oncle.

—A combien évalués tu ma fortune ?

—A quatre ou cinq millions peut-être.

M. Delarivière sourit en hochant la tête.

—Me suis-je trompé ? demanda Fabrice.

—Oui, mon enfant, tu es loin de compte. Je possède, au bas mot, douze millions.

En entendant ce chiffre, le jeune homme ne fut pas maître de lui.

—Douze millions ! s'écria-t-il avec un accent indéfinissable. Douze millions ! Est-ce possible ?

—Possible et certain... et, ce qui ne l'est pas moins, c'est que par ce testament, par ces trois lignes que tu n'as pas voulu lire, je dispose en ta faveur du tiers de cette somme.

Fabrice devint plus pâle qu'au moment où Tiennette lui avait remis la carte du banquier... Son cœur bondit dans sa poitrine comme un oiseau captif qui veut briser sa cage.

—Le tiers à moi ! balbutia-t-il. A moi quatre millions !

—Oui à toi... bien à toi,

—Mais c'est trop, beaucoup trop !

—Laisse-moi donc achever. J'espère vivre encore de longues années, et nécessairement la régularisation de mon mariage annulera ce testament, mais tu n'y perdras rien... Ta tante, qui sait ce que je fais pour toi et qui l'approuve de toutes ses forces, a eu une heureuse pensée. Elle veut qu'à la signature de notre contrat les quatre millions te soient acquis, comme

cadeau de noces. J'ai applaudi à cette inspiration de son cœur, et la chose sera faite au jour indiqué par elle.

—Oh ! cœur généreux !... âme vraiment divine ! s'écria Fabrice en portant son mouchoir à son visage pour essuyer les larmes jaillissant de ses yeux.

Cette explosion de pleurs était produite par un effet purement nerveux, et ne résultait point de la reconnaissance que Fabrice devait éprouver pour la compagne de son oncle.

Ce dernier s'y trompa pourtant.

—Oui, oh ! oui, balbutia-t-il, tu l'as dit, c'est un cœur d'or, c'est une âme divine ! Chère Jeanne bien-aimée !... et j'ai failli la perdre !... Puisse Dieu me faire mourir avant elle !

Puis, gagné par l'attendrissement, à son tour il éclata en sanglots et, se penchant vers Fabrice, il appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme.

Un silence de quelques secondes suivit cette crise d'émotion.

M. Delarivière le rompit.

—Ceci étant arrêté, dit-il, j'ai une proposition à te faire et, si elle ne te convenait pas, j'en serais bien surpris.

—Ah ! cher oncle, elle est acceptée d'avance.

—Existe-t-il quelque chose ou quelqu'un qui te retienne à Paris ?

—Non, mon oncle.

—Bien vrai ?

—Je vous l'affirme.

—Aucune liaison ?

—Aucune.

Dans ce cas, rien ne s'oppose à ce que tu viennes avec nous en Amérique, où nous allons retourner pour un an encore, dès que sera atteint le but de notre voyage. Or, ce but est de retirer ta cousine Edmée du pensionnat qu'elle habite depuis son enfance. Elle est d'âge à rentrer au foyer paternel pour y faire son éducation de famille. Il est temps de nous dédommager de sa longue absence et de jouir enfin de notre enfant. A New York, je te mettrai sans peine au courant des affaires et, renonçant à liquider ma maison de banque, je te placerai à sa tête comme mon représentant et mon associé. Que dis-tu de cela ?

—La reconnaissance m'étouffe... Je ne trouve pas une parole... Moi, votre représentant... Votre associé !

Mon Dieu, oui... Tu laisseras tes quatre millions dans la maison, et avec mes conseils, joints à ton intelligence et à ton travail, il ne te faudra pas de bien longues années pour doubler ton capital... Tu te marieras alors selon ton cœur... Tu auras une femme bonne et jolie... de beaux enfants, et à ta folle jeunesse, à ton âge mûr laborieux, succédera une vieillesse heureuse et honorée... Est-ce entendu ?

Fabrice, comme tous les hommes très forts, se défiait de lui-même.

Il eut peur de donner aux sentiments qu'il devait éprouver une expression trop froide ou trop emphatique.

Aussi, pour toute réponse, il se contenta de se jeter dans les bras de son oncle et de pleurer sur sa poitrine.

Ce silence et ces larmes parlaient avec une éloquence qu'aucune parole ne pouvait dépasser.

—Ainsi, reprit le banquier au bout d'un instant, c'est con venu ?...

—Vous m'ouvrez les portes d'un avenir que je n'aurais jamais rêvé et que certes je ne méritais point. Je suis le plus heureux des hommes et le plus reconnaissant, vous n'en doutez pas...

—Non, certes, je n'en doute pas ! Allons, embrasse-moi encore, et retourne auprès de ton ami... Et à ce propos, mon cher enfant, j'ai une piètre idée de ces gens-là.

—Pourquoi cela, mon oncle ?

Tout simplement parce qu'ils sont ici dans le but d'assister à un effroyable spectacle... L'attrait de la tête qui tombe et du sang qui jaillit ! triste curiosité... malsaine et de mauvais augure !

Je suis de votre avis, mon oncle, et je me promets bien,

pour ma part, de ne point voir le dénouement du lugubre drame.

—Je t'en félicite, quand comptes-tu retourner à Paris ?

—Demain, par un des premiers trains...

—Seras-tu libre toute la journée ?

—Désirez-vous que je le sois ?

—Oui.

—Je passerai donc chez mon agent de change pour lui dire de ne pas compter sur moi...

—Et tu ajouteras que tu vas le quitter d'une façon définitive.

—Ce sera fait si vous le voulez.

—A merveille... Nous partirons ensemble. Tu t'occuperas de tes affaires. Nous nous retrouverons à un endroit convenu, et nous irons tous deux à Saint-Mandé chercher ma fille à son pensionnat... Maintenant je te quitte... Les émotions de la journée m'ont brisé... Je vais m'assurer que ta tante repose toujours et je tâcherai de dormir pendant quelques heures... j'en ai grand besoin... Au revoir, mon enfant, à demain.

A demain, cher oncle, et grand sommeil.

## V

## TEMPÊTE SOUS UN CRANE

Fabrice sortit, après avoir échangé avec son oncle une dernière poignée de main, et M. Delarivière franchit le seuil de la chambre de Jeanne.

Il était en ce moment dix heures du soir.

La jeune femme dormait d'un sommeil agité, mais le docteur Vernier avait prévu la fièvre, et le banquier ne s'inquiéta point.

Ainsi que nous venons de l'entendre dire à Fabrice, la fatigue l'accablait. Le besoin d'un repos immédiat s'imposait impérieusement à lui.

Il effleura de ses lèvres le front humide et les joues brûlantes de sa compagne bien-aimée, et il regagna sa chambre où il se jeta tout habillé sur son lit, en murmurant :

—Si ma chère Jeanne s'éveille cette nuit, et si elle a besoin de moi, j'entendrai son premier appel.

Sa tête avait à peine touché l'oreiller qu'un lourd sommeil s'emparait de lui...

En voyant Fabrice sortir de chez son oncle, on l'eût pris pour un homme ivre.

Maintenant qu'il n'était plus contraint de veiller sur son attitude et sur l'expression de son visage, ses nerfs bandés outre mesure se détendaient brusquement, la réaction s'opérait et le rendait plus faible qu'un fiévreux de la Campagne romaine.

Il s'arrêta sur le palier, chancelant, se soutenant à peine, et il lui fallut s'appuyer à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber.

Ses mains tremblaient. Une sueur froide mouillait la racine de ses cheveux. Un ouragan de pensées confuses, heurtant les parois de son cerveau, réalisait ce que Victor Hugo appelle *une tempête sous un crâne*...

—Douze millions !... balbutia-t-il, les yeux perdus dans le vague, ne regardant rien, mais croyant voir des rouleaux d'or et des liasses de billets de banque entassés devant lui. Douze millions !... A lui, douze millions... et quatre seulement à moi... à moi, son seul parent... à moi qui devrait hériter de tout si ces femmes n'existaient pas !... Douze millions !... Si je les possédais, quelle existence ! Oh ! la belle vie !... Tous les plaisirs... tous les luxes... toutes les ivresses... Avec douze millions, je serais le roi du monde ! !

Un peu de force lui revenait.

Il descendait lentement, marche par marche, fixant toujours d'un œil ébloui ce chiffre qui flamboyait devant lui, tandis que ses lèvres balbutiaient sans relâche : Douze millions ! douze millions !...

Au bas de l'escalier, il fit halte.

La porte du corridor donnant sur la place était ouverte. L'air rafraîchi du soir, baignant son front brûlant, lui causa

une sensation délicieuse et dissipa cette sorte d'ivresse, cette fièvre de l'or—*golden fever*—qui l'avait envahi de façon si complète.

De joyeux éclats de rire arrivèrent à son oreille. Une réaction nouvelle s'opéra en sens inverse, il redevint maître de lui et se souvint qu'il avait laissé Pascal et les deux femmes dans le petit salon.

—Allons... murmura-t-il.

Et, composant sa figure, appelant le sourire sur ses lèvres, il entra dans le cabinet.

Le petit baron, Mathilde et la jeune Adèle de Civrac, née Greluche, avaient passé le temps sans engendrer de mélancolie, en sablant le vin de Champagne de madame Loriol.

Ils étaient tous trois quelque peu lancés, cela se voyait à leurs yeux brillants et à leurs paupières clignotantes.

Une clameur joyeuse accueillit Fabrice.

—Je vous ai fait attendre, mes bons amis, dit-il.

—Nous avons pris patience en tutoyant les fioles pas mal... répliqua le petit baron, et, comme disent nos bons amis les Anglais, vous nous voyez très confortables... Aoh ! yes ! C'est d'un cachet énorme, parole d'honneur !

—Fabrice a la mine riante d'un héritier qui suit le deuil ! s'écria Mathilde. L'oncle d'Amérique a débouclé la sacoche aux bons jetons !

—Fabrice est truffé de banknotes ! ajouta mademoiselle de Civrac.

Le jeune homme secoua la tête.

—Truffé de morale, voilà tout ! répliqua-t-il ; l'oncle d'Amérique n'a débouclé que la valise aux récriminations, et Dieu sait si elle était pleine !...

—Quoi, pas même une vingtaine de mille livres pour indemnité de déplacement ?

—Pas seulement un billet de mille !... Cependant je ne me plains point... A l'avalanche des reproches et à la cataracte des sages conseils a succédé une sorte de réconciliation qui, dans un temps donné, peut amener des résultats utiles... Il est bon de se rapprocher d'un parent millionnaire. Mon oncle passe l'éponge sur ce qu'il nomme *mes erreurs*, et me prend avec lui.

—Comme associé ? demanda Mathilde.

—Comme secrétaire... ce qui n'est pas la même chose.

—Une sinécure ?

—Un travail diabolique qui me tiendra cloué sur un rond hygiénique de maroquin vert, de neuf heures du matin à six heures du soir...

—Aux appointements de cent mille francs par an ?... glapit le petit baron.

—Aux appointements de cinq cents francs par mois, avec promesse d'augmentation si je suis bien sage, répondit Fabrice en riant.

—Et vous acceptez cette rémunération dérisoire ?

—Il le faut bien... je suis à sec, ou peu s'en faut... les toiles se touchent...

—Mes enfants, s'écria Mathilde, notre ami nous fait poser ! Je le connais... S'il n'y avait que ce qu'il nous dit, il aurait envoyé l'Amérique aux cinq cents diables... Il y a autre chose... Voyons, Fabrice, débouchez-vous !... Qu'est-ce qu'il y a ?

—Une bagatelle... Mon oncle paye mes dettes... et vous savez que j'en ai pas mal...

—Çà c'est plein de galbe... murmura le baron. Une fois les vieilles dettes payées, on en fait de nouvelles avec le plus grand chic.

—Et l'héritage, où en est-il ? demanda le petit baron... La dame agonisante ? la tante de la main gauche ?

—Entièrement remise d'un malaise-passager...

—Encore une tuile !

—Et non pas la dernière, reprit Fabrice. A partir de demain matin, adieu la liberté ! Mon oncle s'empare de moi.

—Ça veut-il dire que je retournerai seule à Paris ? demanda vivement Mathilde.

— Sans moi, mais non pas seule, puisqu'Adèle et Pascal vous accompagneront.

La jeune femme donna sur la table un coup de poing qui fit s'entre-choquer les verres.

— Comme c'est gracieux ! répliqua-t-elle. Nous venons ici pour nous amuser tous ensemble, et monsieur nous plante là ! On ne m'y prendra plus aux parties de campagne !... On couperait dorénavant la tête à l'univers entier que je ne me dérangerais pas !... je suis furieuse !

Pour se calmer sans doute elle remplit son verre et le vida d'un trait. Cette dernière libation joua le rôle de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Mathilde eut une crise de rire nerveux, puis se mit à pleurer, et enfin, appuyant ses coudes sur la table et sa tête sur ses mains unies, s'endormit profondément.

Fabrice, on l'a vu, venait de mentir à ses compagnons, comme un instant plus tôt il mentait à M. Delarivière.

Il avait pour cela de bonnes raisons, voulant échapper à tout le monde les dispositions nouvelles de son oncle à son égard, et (s'il devait quitter Paris), tenant essentiellement à ce que ses ames ignorassent dans quelle situation brillante il allait se trouver en s'éloignant.

Il était onze heures et demie. La bonne ville de Melun s'engourdissait dans son premier sommeil...

Cependant, aux bords de la Seine, une lueur brillait derrière les vitrages sertis de plomb de cette élégante villa que nos lecteurs n'ont point oubliée.

Dans ce logis, mis en deuil par le crime, veillait une jeune fille.

Paula Baltus avait appris, quelques heures auparavant, que le meurtrier de son frère monterait sur l'échafaud le lendemain au point du jour.

Cette nouvelle, quoiqu'elle ne fût point imprévue, ravivait ses douleurs et faisait saigner de nouveau sa blessure incurable.

Depuis la fin des débats, que la jeune fille avait été obligée de suivre pour répondre aux questions du président des assises, elle s'était non point habituée mais resignée au vide désolant qu'une main infame avait fait autour d'elle.

Elle n'espérait pas oublier... elle cherchait à s'étourdir...

Et voici que brusquement toutes les phases de l'effroyable drame se représentaient à son esprit avec une netteté terrifiante et, comme à l'aube de sinistre mémoire qui suivit la nuit du meurtre, il lui semblait revoir le corps raidi de son frère, étendu, la poitrine trouée, sur la neige tachée de rouge...

C'est que Frédéric et Paula s'étaient aimés de cette tendresse profonde, intime, qu'éprouvent l'un pour l'autre un frère et une sœur, orphelins depuis leur enfance, grandis côte à côte, la main dans la main, heureux ensemble et ne s'étant jamais séparés...

Frédéric aimait Paula plus que tout au monde...

Paula adorait Frédéric...

Trois balles de revolver avaient anéanti pour toujours cette tendresse et ce bonheur...

## VI

### PAULA BALTUS

Frédéric atteignait sa dix-huitième et Paula sa treizième année lorsque la mort successive de leur père et de leur mère était venue créer autour d'eux un isolement complet.

Ils possédaient une fortune considérable.

Le jeune homme, doué d'un esprit sérieux et d'une raison précoce, avait été émancipé par le conseil de famille et s'était consacré sans réserve à l'éducation de sa sœur, dont il se trouvait désormais le guide et le soutien.

S'absorbant tout entier dans l'accomplissement d'un devoir qui lui semblait doux, Frédéric ne songeait point au mariage et ne se sentait pas attiré vers ces faciles plaisirs que la jeunesse recherche avidement et que sa grande fortune pouvait lui prodiguer.

Le frère et la sœur habitaient d'un bout à l'autre de l'an-

née leur ravissante maison voisine de Melun et ne faisaient dans la grande ville que des séjours de peu de durée.

Paula s'était pliée sans peine à la douce et calme vie de campagne, en ne la trouvant point monotone.

En d'assez rares occasions Frédéric avait conduit sa sœur dans le monde, à Paris, chez d'anciens amis de sa famille. La jeune fille, très entourée, obtenait de réels succès par la puissance de sa beauté, de sa grâce et de sa simplicité charmante ; mais, au milieu de la roue brillante et joyeuse, elle éprouvait une sorte d'oppression, et, sous le feu des lustres, regrettait son joli castel des bords de la Seine, car là seulement elle respirait à l'aise et se sentait absolument heureuse.

Dans une des soirées dont nous parlons, Fabrice Leclère avait été présenté par Frédéric à Paula, que nous l'avons vu saluer au passage lorsqu'elle s'était montrée sur la terrasse de la villa.

Certes, aucune impression profonde n'était restée dans l'esprit de mademoiselle Baltus à la suite de cette présentation.

Nous devons dire cependant que Fabrice, avec son apparence sérieuse, son visage régulier offrant des traces de fatigue, et son élégance sobre, avait déplu beaucoup moins à la jeune fille que les jolis gommeux coiffés à la Capoul et décollés, qui papillonnaient autour d'elle, attirés par ses deux millions plus encore peut-être que par ses grands yeux sombres, ses lèvres rouges et ses cheveux noirs.

Ceux-là lui paraissaient ridicules et l'agaçaient au delà du possible.

Vivant sans cesse avec son frère, Paula avait pris l'habitude de penser et de parler comme lui avec une franchise absolue. Le mensonge lui faisait horreur. On trouvait en elle la loyauté d'un chevalier. La charité lui semblait non une vertu, mais un devoir auquel, sous aucun prétexte, le riche n'a le droit de se soustraire, la fortune n'étant qu'un dépôt dans ses mains.

Tous les pauvres, tous les malheureux des environs la connaissaient et l'appelaient la *bon ange*. Elle donnait beaucoup et savait donner. Les secours qu'à chacune de ses visites elle laissait dans les chaumières étaient mieux qu'une aumône, ils étaient une consolation.

Mais si la jeune fille se recommandait par une extrême douceur et par une générosité sans bornes, elle possédait en même temps une volonté ferme et une incomparable virilité morale.

La mort tragique de Frédéric Baltus avait fait brusquement le vide dans son cœur comme dans sa maison. La solitude maintenant lui paraissait odieuse, et son inguérissable douleur se doublait d'un immense ennui.

Lorsqu'on lui annonça le dénouement prochain du drame dont son frère avait été la victime, sa poitrine se gonfla, de grosses larmes jaillirent de ses yeux, des sanglots la prirent à la gorge.

Le cœur serré, l'esprit plein d'orages, elle gagna lentement une chambre dont les volets restaient clos sans cesse, et où brûlait jour et nuit une lampe d'argent ciselé suspendue au plafond par trois chaînettes de même métal.

Cette chambre était celle où Frédéric avait vécu, où on l'avait rapporté mort.

Paula, d'une main tremblante, ouvrit la porte, s'arrêta sur le seuil avec un recueillement douloureux ; ses sanglots redoublèrent, puis, au bout d'un instant, elle s'avança et vint tomber à genoux devant un portrait en pied du jeune homme.

Là, les mains jointes, en face de cette image dont les traits nobles et fiers, le regard bienveillant, le bon sourire, lui rappelaient toutes les joies de sa jeunesse, elle subit une formidable crise de désespoir, évoquant l'âme de son frère assassiné, donnant les noms les plus chers à cette toile immobile et muette... lui parlant, l'interrogeant, comme si l'œuvre du peintre pouvait l'entendre et lui répondre...

Fox, le grand lévrier gris de fer qui, lui aussi, avait été le fidèle ami de Frédéric s'était glissé dans la chambre derrière Paula.

En attendant les lamentations et les sanglots de sa maîtresse,

l'intelligent animal poussa un rauque hurlement, et cette plainte lugubre résonna comme un écho dans le grand silence de la nuit.

— Oh ! mon frère, s'écria Paula tout à coup avec une agitation nerveuse voisine de la folie, que lui avais-tu fait, à ce misérable, pour qu'il t'assassinât lâchement ? Rien !... tu ne lui avais rien fait !... C'est pour te voler qu'il t'a pris ta vie !

Elle s'arrêta brusquement, comme sous le choc d'une pensée soudaine, puis elle continua :

— Pour te voler !... Te voler, toi... toi dont la bourse était sans cesse ouverte et la main toujours prête à donner !... c'est impossible ! Le mobile du crime, c'est la haine, c'est la vengeance, et non pas le vol !...

De nouveau elle s'interrompit, le regard vague et comme égaré, et répéta :

— La vengeance ? la haine ? Mais qui donc pouvait te haïr, toi que tous adoraient ? Qui donc voulait se venger de toi qui n'avais offensé personne ? Non, ce n'est pas la vengeance ! Non ce n'est pas la haine ! Mais alors qu'est-ce donc ? Quel motif armait le bras de cet homme que la justice a condamné et qui jure qu'il est innocent ? Innocent ! et l'on a trouvé sur lui la preuve de son crime — ce portefeuille troué d'une balle... L'évidence était là — et cependant il a dit, cet homme, il a soutenu, il a juré, qu'un inconnu lui avait donné ce portefeuille !...

— Si c'était vrai pourtant ?... Les juges ont condamné... Mais il se trompent parfois, les juges... Ah ! je n'y peux pas croire... Une erreur serait effrayante... Ils n'en ont point commis... Ils ont frappé justement ce misérable qui refuse de dire son nom, même pour se défendre !... Quel est-il, cet homme enveloppé de mystère ? D'où venait-il ? Où allait-il ? Il le cache, et nul n'a pu le comprendre ou le deviner... Sans doute il a fait le serment de ne point livrer son complice, car l'infâme n'a pas agi seul... Il existe un complice, mon instinct me le crie, et ce complice est le plus coupable !..."

Paula Baltus se leva brusquement, comme mue par un ressort, attachant un regard inspiré sur l'image peinte de Frédéric, elle continua d'une voix sourde d'abord mais qui bientôt devint éclatante :

Tu l'as vu, toi, mon frère, tu l'as vu, le véritable assassin — tu l'as connu — tu peux le nommer !... parle-moi... réponds-moi... j'attends !...

Elle se tordit les mains et poursuivit avec emportement :

— Mais non — tu ne peux pas répondre... tu est mort... ta bouche est muette — Eh bien, j'agirai seule... S'il a un complice, comme je le sens, comme j'en suis sûre, je ferai ce que la justice n'a pas su ou n'a pas pu faire... je le traquerai jusqu'au fond des ténèbres où il se cache... et je jure devant Dieu de le découvrir !... je jure devant Dieu de te venger !...

En ce moment Paula Baltus, exaltée, l'œil rempli de flammes, les narines frémissantes, la main droite étendue avec un geste de menace, ressemblait à la Némésis vengeresse, à la déesse du châtiement !...

Un tel état de surexcitation physique et morale ne pouvait se prolonger.

Les larmes remplacèrent les éclairs dans les prunelles sombres de la jeune fille. Les lignes du visage perdirent leur expression farouche. Mademoiselle Baltus se laissa tomber sur un singe en face du portrait et s'absorba de nouveau dans sa douleur silencieuse, priant tout bas pour l'âme de ce mort bien-aimé !...

## VII

### LES PRÉPARATIFS DE L'EXÉCUTION.

Deux heures du matin sonnaient.

Déjà sur la grande place de Melun un certain nombre de curieux venaient s'assurer *de visu* que l'exécution promise pour le point du jour n'était point contremandée.

Peu à peu quelques fenêtres s'ouvrirent et des visages endormis parurent, interrogeants les ténèbres !...

Le nombre des curieux augmenta bientôt. Des groupes se formèrent, jetant dans la nuit encore noire le bourdonnement des voix confuses.

Mille propos incohérents se croisaient au milieu de ces dialogues à bâtons rompus, où chacun des interlocuteurs s'appelaient multitude.

— Ça ne sera pas pour aujourd'hui... disait celui-ci.

— Mais si, positivement... répondait un autre.

— Comment le savez-vous ?

— J'étais à la gare passé minuit... J'ai vu arriver le train spécial qui amenait le bourreau et la guillotine... Donc ça sera pour ce matin !...

— D'ailleurs, ajoutait un troisième, on ne pouvait pas remettre... j'ai fait le compte des jours... le délai est passé !...

Et sur toute l'étendue de la place s'échangeaient des phrases jetées dans le même moule et le plus souvent vides de sens.

Une heure encore s'écoula.

La foule devenait compacte.

Des troupes de bourgeois de la ville, d'ouvriers, de paysans des environs, débouchaient de toutes les rues.

Les toits se couvraient de monde.

Des grappes d'hommes s'accrochaient aux corniches et aux entablements, et n'hésitaient point à risquer leurs os pour assister aux terribles drame qui se préparait.

Les patriciennes de Rome prenaient jadis un plaisir sauvage aux luttes de gladiateurs et aux grandioses égorgements !...

Les belles Andalouses se pâment en voyant le sang couler dans les cirques sous la corne des taureaux et sous l'épée des toréadors !...

Une tête coupée roulant dans le panier du bourreau est un spectacle de haut goût pour les foules de tous les pays !...

— Ainsi le pourvoi a été rejeté ? demanda un paysan couvert d'une linousine à raies grises et noires, et qu'à ses allures on reconnaissait facilement pour un maraîcher.

— Il n'y a pas eu de pourvoi, et le recours en grâce n'était point sérieux... répondit un bourgeois de la ville.

— Pourquoi donc ça ?

— Parce que le condamné, malgré les instances de son avocat, n'a rien voulu signer.

Ah ! bien, par exemple, s'écria le paysan, on peut dire qu'on voit un qui ne tient vraiment guère à vivre !

— Il n'y tient même pas du tout, puisqu'il a refusé de se défendre ! dit un troisième personnage qui trouva moyen de se glisser au milieu du groupe, grâce à son agilité et surtout grâce à la vigueur de ses coudes.

— Qu'est-ce que ça peut bien être que cet homme-là ?

— D'aucuns prétendent que c'est un ex-pétroleur condamné par les conseils de guerre, et qui cache son nom de peur d'être fusillé !...

— C'est pas malin, ce que vous dites-là ! De crainte d'être fusillé, il se laisse couper la tête ! Tout à fait Gribouille qui se jeta dans la rivière pour éviter la pluie.

Un formidable éclat de rire accueillit cette réflexion, dont a logique d'ailleurs était inattaquable.

— Eh bien, moi, fit un autre curieux, je me suis laissé conter que le particulier en question est un individu de *ta haute* qui a eu des malheurs et qui garde l'*incognito* pour ne pas compromettre sa famille.

— Ça se pourrait bien tout de même !

Un monsieur décoré, de bonne mine, qui se trouvait au milieu du groupe et haussait les épaules depuis un instant, s'écria :

— Toutes ces histoires sont des cancanes de bonnes femmes... Le condamné est un assassin qui mérite cent fois l'échafaud !...

— Beaucoup de gens croient cependant qu'il n'est pas si coupable qu'il n'en a l'air.

— Allons donc ! Tout l'accuse ! tout l'écrase !... D'ailleurs la justice ne se trompe jamais !...

— Eh bien... et le courrier de Lyon ?

— Vieille histoire, dont on a pas su le dernier mot !...

— Vieille histoire, soit, mais les autres exemples d'erreurs judiciaires sont bigrement nombreux !... Lisez les *Causées célèbres*... Je suis d'avis, moi, que le malheureux qui va

mourir à un secret, et pour garder ce secret il a caché son nom... Je crois que son entêtement seul est cause de sa perte, et je soutiens qu'en face de cet incompréhensible entêtement on aurait dû, non le condamner, et surtout l'exécuter, mais attendre et chercher encore. Mieux vaut laisser vivre un coupable que de guillotiner un innocent.

Plusieurs approuvèrent, d'autres blâmèrent.

En ce moment on entendit au loin le bruit sourd d'une voiture, et des pas de chevaux résonnant sur le pavé.

Tous les yeux se tournèrent du côté d'où venait ce bruit.

Une lueur sinistre brilla sur la foule.

Cette lueur était produite par des torches éclairant la marche d'une charrette et d'un fourgon.

La charrette apportait les "bois de justice."

Une escouade de gendarmes à cheval lui faisait escorte.

Derrière les gendarmes marchait un bataillon d'infanterie de ligne, qui se déployait en carré et formant la haie, de manière à laisser un espace libre au milieu de la place refoula sur le trottoir la foule des curieux.

Le fourgon suivait le cortège et vint se ranger près de la charrette. Il devait, après l'exécution, emporter le corps du supplicié.

M. de Paris, amené par un train spécial avec son tragique appareil, s'était rendu à la prison dès son arrivée et laissait à ses aides le soin de dresser la machine que le pittoresque argot des maisons centrales a nommé *l'abbaye de Monto-à-Regret*.

Les bois de justice furent déchargés en un instant.

Les aides de l'exécuter se mirent aussitôt à la besogne avec cette habileté qui résulte de l'habitude, et les coups de marteau, ajustant les poutres dans leurs mortaises et les chevillant ensuite, éveillèrent les échos de la place.

Tout était déjà fini que le jour n'avait point encore paru.

Les lueurs vacillantes des torches, errant autour de l'échafaud, rendaient le spectacle effrayant et pittoresque à la fois.

Le bourdonnement sourd des voix étouffées de la multitude ressemblait au murmure confus produit par la houle sur les galets des plages bretonnes.

Les soldats ne maintenaient pas sans peine la marée montante des curieux qui menaçaient à chaque minute de forcer la haie.

La foule comprimée formait une masse à tel point compacte qu'une épingle jetée d'en haut n'aurait pu se faire jour pour tomber sur le pavé.

L'échafaud occupait le centre de la place.

Cinquante mètres à peine le séparaient de l'hôtel du *Grand Cerf*.

La sinistre lunette faisait face à l'immeuble de madame Loriol.

Au mois d'avril, les matinées sont fraîches. Les curieux dont la plupart avaient passé la nuit debout, se sentaient transis, piétinaient sur eux-mêmes pour se réchauffer, et ce piétinement régulier de toute une foule ébranlait les maisons comme le passage d'une locomotive.

Quoique l'heure fixée pour l'exécution fût loin encore, presque toutes les fenêtres du *Grand Cerf* étaient ouvertes et garnies de spectateurs.

Fabrice Leclère, le petit baron de Landilly, Mathilde Jancelyn et mademoiselle Adèle de Civrac, née Greluche, accoudés sur les barres d'appui des croisées, de la chambre, attendait qu'on levât le rideau, comme disait Pascal.

Les fenêtres de l'appartement occupé par M. Delarivière et par Jeanne restaient seules hermétiquement closes.

Quittons pour un moment la foule impatiente.

La demie après trois heures du matin venait de sonner.

Le directeur de la maison d'arrêt de Melun entra dans la cellule du condamné.

L'aumônier, le greffier, le gardien chef, des gardes subalternes, le bourreau et deux de ses aides l'accompagnaient.

Un gardien et un détenu veillaient, selon l'habitude, auprès du prisonnier qui, assis devant une petite table, lisait à la pâle lueur d'une lampe *l'imitation de Jésus-Christ*.

Vers deux heures du matin, Pierre—(nos lecteurs n'ont point oublié qu'il prétendait se nommer ainsi)—s'était réveillé et après avoir baigné d'eau fraîche son visage défait mais calme, s'était mis à lire.

En entendant la clef de sa cellule grincer dans la serrure, il avait tressailli et levé brusquement la tête; puis, croyant à une ronde de nuit, il s'était remis à sa lecture.

La porte tourna sur ses gonds et des pas foulèrent les dalles.

Cette visite ultra-matinala était évidemment insolite, le condamné leva de nouveau la tête.

Un seul regard jeté sur les visiteurs suffit pour lui révéler toute entière.

Il comprit qu'un temps désormais bien court le séparait de sa dernière heure.

Quelle que fût sa résignation habituelle, il ne put vaincre tout à fait les révoltes de la chair. Une pâleur livide s'étendit sur son visage contracté.

Il quitta son siège cependant, avec un peu de peine, et salua sans forfanterie, mais aussi sans bassesse, les messagers de mort.

Le condamné, nous le savons déjà, avait, ou du moins paraissait avoir quarante-cinq ans. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne. Ses traits réguliers, amaigris et fatigués, son front large, couronné d'une épaisse chevelure jadis brune, maintenant presque blanche, annonçaient l'intelligence. Ses grands yeux gris bleu exprimaient la douceur et la bonté. Sa bouche contractée, aux lèvres minces et pâles, donnait parfois à sa physionomie, habituellement mélancolique, une expression de méprisante amertume.

Il portait le costume traditionnel des condamnés à mort: pantalon de molleton d'un gris jaune, veste et casquette de même étoffe et de même couleur.

Son bras droit paralysé pendait inerte le long de son corps.

—C'est pour ce matin, n'est-ce pas, monsieur le directeur? demanda-t-il d'une voix très basse, mais à peine agitée.

—Oui, mon pauvre ami... répondit simplement le directeur.

Le condamné leva les yeux vers le ciel, ou plutôt vers le plafond de la cellule et murmura:

—Que la volonté de Dieu soit faite!...

—Soyez courageux... Soyez fort...

—Vous le voyez, monsieur, je ne tremble pas... Je suis fort et j'ai du courage, et j'en aurai jusqu'au bout, je vous le promets.

Ces derniers mots furent prononcés avec un calme qui donnait le frisson.

Ils laissaient entrevoir tout un monde de pensées mystérieuses.

Le directeur ne s'y trompa point.

—Oui, reprit-il, vous êtes courageux, vous l'êtes même plus qu'il ne faudrait, car ce courage, j'en ai la conviction, résulte d'un effort violent de votre volonté pour cacher des choses qui peut-être vous auraient sauvé en rendant plus facile la tâche de la justice...

—J'ai dit à la justice ce que j'avais à lui dire... Je lui ai dit ce qui était vrai... répliqua le condamné. Elle ne m'a pas cru... c'est un malheur... je n'accuse point les juges... ils ont prononcé selon leur conscience...

—Avouez au moins, que vous n'avez pas tout dit...

—Je n'avois rien...

—Vous avez un secret et vous voulez l'emporter dans la tombe. Vous êtes prêt à subir la peine d'un crime commis par un autre. Votre obstination vous a perdu!

—En êtes-vous sûr, monsieur le directeur? Pensez-vous que mon silence, en irritant les juges, a provoqué la condamnation?

—Oui, et très justement, car ce silence était un aveu...

—Eh bien, répéta le condamné, c'est un malheur! voilà tout...

## VIII

## LA DERNIÈRE HEURE DU CONDAMNÉ

—C'est un malheur... avait dit le condamné.

—Et le plus grand de tous!... s'écria le directeur dont les traits altérés et la voix tremblante trahissaient l'émotion profonde. Mais peut-être est-il temps encore de l'éviter... Dites-moi que vous êtes prêt à faire des aveux, ou plutôt les révélations vainement sollicitées depuis le commencement de votre procès... Le procureur de la République, prévenu sans retard, accourrait. Il deviendrait possible de surseoir à l'exécu-

—Toujours cette obstination aveugle, cause de tout le mal ! Vous avez une famille cependant...

—Je n'en ai pas...

—Allons, un bon mouvement... un mot... un seul... Songez-y, c'est le salut...

Le condamné fit un geste de découragement profond.

—Pourquoi toujours me parler du salut ? murmura-t-il. Croyez-vous que j'y tiens ? Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre comme je vis ?

Et il montrait son bras paralysé.

—Il ne manque pas de gens charitables qui seraient heu-



Une escouade de gendarmes à cheval lui faisait escorte.

tion... une révision du jugement suivrait sans doute... Ce serait la vie... ce serait la liberté peut-être...

Le condamné secoua la tête.

—Je vous en supplie, réfléchissez !... reprit le directeur avec instance. Le moment suprême approche... Ne consentez-vous point à parler ?...

Nouveau signe négatif.

—N'avez-vous rien à m'apprendre ?...

—Rien.

—Pas même votre véritable nom ?...

—Je l'ai dit, je me nomme Pierre.

reux de vous secourir... répliqua le directeur.

Le condamné eut un geste de farouche orgueil.

—L'aumône ! s'écria-t-il, jamais !...

—Songez à ceux que vous laissez derrière vous... N'avez-vous point un père ?... une mère ? deux vieillards qui tôt ou tard, sauront la vérité funeste, et que le désespoir tuera...

—Je ne laisse rien ici-bas...

—Quoi, pas un être cher dont en ce moment la pensée remplit votre cœur ?...

En entendant ces mots le condamné frissonna visiblement. Un flot de sang vint colorer son visage livide.

Ce fut court.

Il baissa la tête et répondit :

— Pas un . . .

— Quoi, poursuivit le directeur, ni une femme ? . . . ni un enfant ?

La fermeté du malheureux parut au moment de se démentir.

Il appuya sa main valide sur le côté gauche de sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur qui l'étonnaient, ses paupières battirent, deux larmes tombèrent de ses yeux, ses lèvres s'agitèrent, mais personne ne l'entendit prononcer ces mots : *Ma femme . . . mon fils . . .*

Puis, redevenant maître de lui-même ainsi qu'il l'était depuis des mois, il balbutia :

— Je suis seul au monde . . . Je ne laisse ici-bas ni un regret ni un souvenir, et personne ne s'inquiètera de savoir si l'homme qui va mourir était innocent ou criminel . . .

En face de cette résolution si visiblement inébranlable, le directeur se sentit vaincu.

Il n'insista plus et céda la place au greffier.

Ce dernier donna lecture au condamné du rejet du recours en grâce fait à son insu.

— J'avais refusé de signer . . . dit Pierre, je savais bien que ce serait inutile . . . Je n'en remercie pas moins très sincèrement les personnes qui se sont intéressées à moi malgré moi . . .

Le temps s'écoulait.

Les aides du bourreau commencèrent la toilette.

L'aumônier de la prison, vénérable ecclésiastique à cheveux blancs, un de ces prêtres admirables, modèles de charité et d'abnégation, qui passent leur vie dans l'oubli d'eux-mêmes pour apporter des consolations aux souffrances d'autrui, prit la main du condamné et se mit à lui parler à voix basse.

Pierre écoutait les paroles de l'apôtre du Christ avec une attention profonde et une expression de foi ardente.

Sa figure, par instants, s'illuminait.

On voyait qu'il était loin des choses de la terre.

Cependant, lorsqu'il sentit sur son cou le froid des ciseaux qui coupaient ses cheveux, l'effet produit fut soudain et terrible; il lui sembla que le fer de la guillotine le touchait déjà, il baissa vivement la tête par un mouvement tout machinal, mais il triompha presque aussitôt de cette sensation nerveuse et rendit à l'aumônier son attention tout entière.

Quand le vieux prêtre eut montré le chemin du ciel à l'âme prête à partir, il se tut et, après avoir embrassé paternellement le condamné, il appuya son mouchoir sur ses yeux pour cacher ses larmes.

La toilette était finie.

Pierre se leva.

— Voulez-vous prendre quelque nourriture ? lui demanda le gardien-chef.

— Non, monsieur, merci . . . Je n'ai pas faim . . . et puis, à quoi bon ?

— Vous ne désirez rien ?

— Une seule chose . . .

— Laquelle ? fit vivement le directeur. Si cette chose est en mon pouvoir, je vous l'accorde d'avance et de bon cœur.

— Je voudrais . . . répondit Pierre après une seconde d'hésitation, je voudrais vous presser la main à tous . . .

Toutes les mains se tendirent vers lui par un mouvement spontané.

Il les serra l'une après l'autre avec effusion.

Ce fut pendant quelques secondes une scène profondément émouvante, un spectacle étrange et saisissant.

Ce malheureux qu'allait frapper la loi trouvait, presque sur les marches de l'échafaud, d'honnêtes gens abandonnant leurs mains pures à l'étreinte de cette main qu'on prétendait souillée d'un crime abominable ! . . .

Un éclair de joie s'alluma dans les prunelles du condamné.

— C'est presque la réhabilitation . . . pensait-il. Je vais mourir du supplice des assassins, mais tous ceux qui m'entourent croient à mon innocence . . .

Il ne se trompait pas.

En ce moment et dans ce cachot, aucun des spectateurs de la scène que nous venons de décrire ne voyait en lui le véritable meurtrier de Frédéric Baltus.

Les plus sévères l'accusaient seulement d'égarer la justice en cachant le nom du coupable que certainement il connaissait.

— Avant de vous quitter pour toujours, balbutia-t-il, je veux vous dire : MERCI ! Vous avez eu pour moi de grandes bontés, monsieur le directeur, et je vous dois une grande reconnaissance . . . Vous m'avez donné, monsieur l'aumônier, la résignation, le calme, l'espoir . . . la confiance . . . Soyez béni ! . . . Vous avez adouci tous ma dernière heure par votre pitié . . . Vous avez touché sans horreur ma main qu'on croit sanglante . . . Merci du fond de mon âme ! . . . merci cent fois ! . . . merci à tous !

Le condamné ne luttait plus contre son émotion.

Elle déborda brusquement.

Un sanglot remplaça les paroles sur les lèvres, tandis qu'une pluie de larmes inondait son visage.

Le détenu qui, depuis quelques jours et quelques nuits, ne quittait pas la cellule du condamné à mort, subissait la contagion de cet attendrissement et pleurait à chaudes larmes.

Il prit la main de Pierre et, malgré la résistance de ce dernier, il la porta respectueusement à ses lèvres.

— Ah ! s'écria-t-il ensuite avec impétuosité, les jurés et les juges se sont trompés tous ! . . . cette main est celle d'un honnête homme ! . . . elle n'a jamais fait couler le sang . . .

— Je le jure ! répondit le condamné d'une voix ferme, je suis innocent ! Dieu qui m'attend le sait bien . . .

Le moment du départ était arrivé.

L'aumônier se rapprocha.

— Du courage, mon fils . . . dit-il, venez . . . voici mon bras . . .

Pierre inclina la tête en signe d'adhésion, jeta autour de lui un long et dernier regard et, s'appuyant sur le bras du vieux prêtre, quitta la cellule.

Une voiture cellulaire attendait dans la cour de la prison.

Il y monta suivi de l'aumônier et de deux agents.

Un gendarme prit place sur le siège à côté du conducteur.

Au signal donné, l'atelage s'ébranla.

Un piquet de gendarmerie à cheval formait escorte.

Le lugubre véhicule sortit de la cour et roula bruyamment sur le pavé de la ville de Melun.

Innocent ou coupable, le condamné n'avait plus que vingt minutes à vivre.

L'aube du jour commençait à poindre, grise et blafarde, au moment où la voiture cellulaire déboucha sur la place au centre de laquelle se dressait l'échafaud.

Un sourd murmure de la foule accueillit son arrivée.

Ce murmure s'éteignit brusquement et fut remplacé par un profond silence . . .

On entend les longs fourreaux des sabres des gendarmes heurter leurs bottes éperonnées . . .

## IX

### L'EXÉCUTION D'UN INNOCENT

Nous savons que Fabrice Leclère se trouvait avec Mathilde à l'une des fenêtres du troisième étage, et que Pascal de Landilly, en compagnie de mademoiselle de Civrac, née Greluche, occupait la croisée voisine.

À la minute précise où le panier à salade faisait halte, Fabrice se pencha pour ne perdre aucun détail de l'exécution.

Son visage était pâle comme celui d'un mort. Une flamme sombre luisait dans ses yeux.

Il avait la tête nue et tenait de la main gauche des gants de Suède qu'il tortillait fiévreusement de la main droite.

L'un de ces gants lui échappa sans qu'il y prit garde, et après avoir tourné dans l'air vint s'abattre sur la tête d'un spectateur placé devant la porte principale de l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Ce spectateur, qui n'était autre que Claude Marteau, sur-

nommé *Bordeplat*, leva machinalement la tête, curieux de voir d'où tombait le projectile inoffensif, et reconnu du premier coup d'œil la figure de *Fabrice*.

— Mon particulier d'hier, murmura-t-il, avec les deux cocottes et le petit jeune homme qui trouve tout *épatait* !... Tonnerre de Brest, ça lui fait rudement d'effet !... Il est plus blanc qu'une toile à voile... Parole d'honneur, on croirait que c'est à lui qu'on va couper le cou ! Ces Parisiens, quelles femellettes !

\* \* \*

Jeanne avait dormi longuement de ce sommeil fiévreux prévu par le docteur Vernier.

Vers deux heures du matin elle s'était réveillée, le front moins brûlant, la tête moins lourde et, quoiqu'elle éprouvât encore une extrême lassitude, elle sentait qu'un mieux sensible s'était opéré en elle et que ses forces ne tarderaient point à revenir.

Pendant toute la durée de sa somnolence, à la fois lourde et agitée, elle avait eu à se débattre contre des rêves effrayants, ou plutôt contre des cauchemars. Elle se trouvait heureuse du réveil qui la délivrait de ces fantômes de la nuit...

Une veilleuse recouverte d'un globe en verre dépoli répandait dans la chambre une lueur incertaine, suffisante pour dissiper les ténèbres, insuffisantes pour permettre de distinguer nettement les objets.

Jeanne se souleva sur son coude et promena ses regards autour d'elle.

Elle cherchait Maurice Delarivière et ne le trouva pas.

Le banquier dormait dans la pièce voisine.

La jeune femme le comprit et s'en réjouit, sachant combien l'excellent homme, brisé par les fatigues et les émotions de la journée précédente, avait besoin de calme et de repos.

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, joignit les mains, ferma les yeux et se dit avec un sourire :

— Aujourd'hui je verrai ma fille...

Puis elle s'absorba dans le souvenir de sa chère Edmée, et dans la pensée délicieuse qu'elle ne quitterait plus cette enfant adorée.

Tout à coup elle fut distraite de sa rêverie par des bruits singuliers dont elle ne pouvait deviner la nature.

Ces bruits venaient de la place.

Ils ressemblaient au murmure sourd et monotone de la mer sur une plage à l'heure du flot montant.

— Que se passe-t-il donc au dehors ? se demanda la jeune femme. On dirait une foule qui parle tout bas... Suis-je bien éveillée ? Est-ce que les cauchemars recommencent ?

Et, se soulevant sur son coude pour la seconde fois, elle écouta avec un redoublement d'attention.

Bientôt le bruit changea de nature et lui sembla de plus en plus inexplicable.

Ce furent des coups de marteau, sourds d'abord, puis retentissants, tantôt rapides et tantôt ralentis, mais se succédant sans relâche.

Rien ne se pouvait imaginer de plus lugubre que ces coups ininterrompus dont le grand silence de la nuit doublait la sonorité.

On eût dit qu'une légion de *croque-morts* clouaient un entassement de cercueils.

Jeanne retint son haleine pour mieux écouter, cherchant à comprendre ce qu'elle entendait, mais ne parvenant point à trouver le mot de l'énigme sombre.

Au bout d'une demi-heure les marteaux cessèrent de heurter le bois, et le murmure de marée montante recommença, mais agrandi.

— Qu'est-ce donc ? répétait la jeune femme. Qu'est-ce donc et que se passe-t-il ? Je suis éveillée... je ne rêve pas... Cela est bizarre... Si je ne savais que Maurice est tout près de moi, et qu'il me suffirait d'un cri pour l'appeler, j'aurais peur...

De temps à autre des lueurs intermittentes, pareilles à celles que produirait une flamme secouée par le vent, se reflétaient sur les rideaux fermés des deux fenêtres.

Ces lueurs disparurent peu à peu, noyées sans doute dans les pâleurs de l'aube naissante.

Des sabots de chevaux, des fers de roues sonnèrent sur le pavé de la place ; une sourde clameur s'éleva, aussitôt réprimée, et il se fit un grand silence, un silence de mort.

Ces bruits singuliers, ces rumeurs mystérieuses, avaient surexcité la curiosité de Jeanne.

— A coup sûr, se dit-elle, il se passe au dehors quelque chose d'étrange... Je veux savoir...

Elle quitta son lit. Ses vêtements se trouvaient à portée de sa main, sur une chaise. Elle prit un peignoir, le jeta machinalement sur ses épaules, glissa ses pieds nus dans des petites mules sans talon, et se servant des meubles comme de point d'appui, car sa faiblesse trahissait sa volonté, elle se dirigea vers une fenêtre et elle en écarta les rideaux.

Il faisait maintenant grand jour et la voiture cellulaire venait de s'arrêter au pied de l'échafaud.

Jeanne mit la main sur l'espagnolette, la fit mouvoir et la fenêtre s'ouvrit.

Une bouffée d'air glacial vint frapper le visage de la jeune femme et sa poitrine baignée de sueur.

Elle ne s'en aperçut même pas et se pencha au dehors pour regarder.

D'abord elle ne distingua rien qu'une fourmilière humaine entassée au-dessous d'elle, autour d'un carré vide gardé par des soldats et dont une machine peinte en rouge et de forme sinistre occupait le point central.

Un second regard lui fit tout comprendre.

La machine rouge était l'échafaud, et sur cet échafaud on allait tuer un homme.

Jeanne fut prise d'une angoisse indéfinissable ; son cœur se serra ; un nuage passa devant ses yeux ; elle maudit sa curiosité ; elle aurait voulu se réfugier au fond de la chambre, laisser retomber les rideaux, se soustraire à l'horreur du tragique spectacle.

Elle ne pouvait pas... Elle n'était plus maîtresse d'elle-même... Une force invincible dominant sa volonté, la maintenait à cette fenêtre en face du terrible drame dont le dernier acte commençait

On ouvrit la portière du panier à salade.

Un prêtre en descendit, tenant un christ de cuivre cloué sur une croix noire... Un homme qui priait vint ensuite.

C'était le condamné.

Jeanne tressaillit de tout son corps, puis devint pareille à l'incarnation de la stupeur et de l'épouvante.

Ses pupilles dilatées se rivaient sur le malheureux dont elle apercevait les épaules, les cheveux crépus et grisonnants, mais non le visage.

La foule attendait, haletante et presque silencieuse.

A peine si de faibles chuchotements s'échappaient de ses rangs pressés.

Le condamné, soutenu par le prêtre, monta lentement les quelques marches conduisant à l'échafaud.

Tandis qu'il gravissait ces degrés, Jeanne voyait sa figure de profil...

Les mains crispées sur la barre d'appui de la fenêtre, le cou tendu vers la guillotine, elle contemplant avec des yeux fixes cet homme prêt à mourir et qui semblait si calme en présence de la mort...

Les lèvres de la jeune femme s'agitaient comme celles de certains fous murmurant sans relâche des paroles qu'on n'entend pas. Des tressaillements convulsifs secouaient ses épaules. Une pâleur cadavéreuse envahissait ses joues.

Arrivé sur la plate-forme, le condamné embrassa à plusieurs reprises le divin crucifié, puis se jeta dans les bras du prêtre qui le serra contre sa poitrine avec une effusion attendrie.

Jeanne regardait plus que jamais.

A mesure que s'écoulaient les secondes, ses yeux devenaient hagards ; les veines de son front et de son cou se gonflaient ; sa pâleur livide céda à une rougeur brûlante, en même temps qu'un affreux travail se faisait dans sa pensée.



En se penchant vers la jeune femme, on aurait entendu des mots à peine distincts tombant de ses lèvres frissonnantes.

— Si c'était lui ? balbutiait-elle. Si c'était lui... si c'était lui !...

En ce moment le condamné se dégagea des bras du prêtre et fit face à l'hôtel, par conséquent à Jeanne.

Le bourreau lui toucha doucement l'épaule.

Il inclina la tête, s'approcha du bord de la plate-forme, promenant son regard sur la multitude, et dit d'une voix haute et ferme qui retentit au fond de tous les cœurs :

— Je meurs innocent !

En entendant la voix de cet homme, en contemplant enfin son visage tourné vers elle, Jeanne poussa un cri d'horreur.

Elle chancela en étendant les bras et s'abattit de toute sa hauteur sur le parquet.

A ce cri terrible, éclatant dans le silence, des milliers de regards se dirigèrent vers l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Le condamné, lui aussi, leva les yeux.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de fixer la fenêtre vide, les aides du bourreau s'étaient emparés de lui et l'avaient poussé sur la bascule.

Le bourreau toucha un bouton—le couteau descendit—la tête tomba...

Ce qu'on appelle la justice des hommes était satisfaite...

## X

### A SAINT-MANDÉ

Nos lecteurs se souviennent sans doute que nous avons quitté le docteur Georges Vernier au moment où, appelé par une dépêche de sa mère à Saint-Mandé, près de son père malade, il prenait à la gare de Melun son ticket pour Paris.

Le train passait à six heures et quarante-quatre minutes.

Georges n'attendit pas longtemps.

A peine sur le quai de départ il entendit siffler la vapeur, et la machine stoppa.

Le jeune homme monta dans un compartiment de première classe où il se trouva seul, à sa grande satisfaction.

Un coup de cloche retentit, suivi d'un sifflement nouveau, une colonne de vapeur s'éleva, et le train se remit en marche.

Les pensées de Georges, quoiqu'il fût dominé par ses préoccupations filiales, le ramenaient par une pente insensible aux événements dont il avait été, depuis le matin, témoin et acteur à la fois.

Ce vieillard et cette jeune femme venant d'Amérique chercher leur fille dans un pensionat des environs de Paris, cette malade sauvée par lui et dont les traits, malgré, leur altération momentanée, lui rappelaient d'une façon frappante le doux visage de la charmante enfant qui aimait, ne pouvaient manquer, on le comprend, de l'intriguer au plus haut point.

Comment éclaircir ses doutes ?

Comment savoir si les voyageurs descendus à l'hôtel du *Grand-Cerf*, et dont il ignorait le nom, était véritablement le père et la mère d'Edmée ?

M. Delarivière, dans les circonstances exceptionnelles ou le hasard le plaçait, n'avait pas songé à s'inscrire sur le registre de l'hôtel, ainsi que cela se fait d'habitude et que l'exigent les règlements de police.

Un tel oubli s'explique de lui-même, et l'on s'explique non moins bien que madame Loriol, respectant la douleur et les angoisses de son hôte, ait remis à plus tard par délicatesse l'accomplissement d'une formalité nécessaire.

Donc une seule personne à l'hôtel pouvait connaître le nom du banquier, c'était Tiennette chargée par lui de porter sa carte à Fabrice Leclère. Mais qui sait si la jeune servante avait jeté les yeux sur cette carte, ou si elle se souvenait du nom gravé sur le vélin ?

Le train omnibus dans lequel était monté Georges desservait toutes les stations à partir de Melun.

Impatient de voir son père, le docteur trouvait intolérables ces haltes incessantes.

Il se dit qu'il avait eu tort de prendre son billet pour Paris car, le train s'arrêtant à Charenton-le-Pont, rien n'était plus facile que d'aller à pied de Charenton à Saint-Mandé.

Continuer jusqu'à Paris, descendre à la gare de Lyon, gagner la gare de Vincennes, et là attendre un train se dirigeant vers Saint-Mandé, lui ferait perdre au moins une heure.

— C'est une maladresse facile à réparer, pensa-t-il ; je descendrai quand même à Charenton...

On arrivait seulement à Brunoy.

Georges se replongea dans sa rêverie, et le gracieux fantôme d'Edmée lui tint fidèle compagnie.

Combien de château en Espagne édifica le jeune homme, et quelles furent ses alternatives de vif espoir et d'absolu découragement. Il nous semble inutile de le dire... Nos lecteurs le devineront sans peine.

Enfin la machine ralentit sa marche.

— Charenton ! crièrent les employés.

Georges quitta son compartiment, sortit de la gare, descendit l'escalier de bois qui conduit au quai, longea le canal de Saint-Maur, de construction récente et formé par un bras de la Marne, tourna à gauche, gravit une rue montante et atteignit la *Grande rue de Paris* de Charenton-le-Pont.

Il prit de nouveau à gauche, passa devant la mairie, devant la nouvelle église, longea les bâtiments de l'école communale, et vint déboucher dans le bois de Vincennes dont les avenues et même les moindres allées lui étaient familières.

Quelques minutes lui suffirent pour arriver à la route de la Croix-Rouge, côtoyant la pointe des îles Daumesnil ; il traversa l'avenue de ce nom, suivit l'avenue Saint-Maur jusqu'à la porte de Saint-Mandé s'ouvrant sur le bois.

Là, il tourna à gauche dans la grande rue, il entra dans la rue de l'Alouette et s'arrêta devant une petite maison portant le No 4.

En moins de trois quarts d'heure il avait parcouru la distance qui sépare Charenton de Saint-Mandé.

La porte de maisonnette était fermée.

Ce n'est pas sans une émotion profonde que Georges saisit et agita la chaîne mettant en branle à l'intérieur une sonnette qu'il entendit résonner dans le vestibule.

Allait-il être accueilli par une mauvaise nouvelle ?

A cette pensée, son cœur cessa de battre. Edmée, en ce moment, n'existait plus pour lui.

Il attendit pendant quelques secondes qui lui parurent d'une longueur interminable.

On ne répondait pas.

Il recula pour interroger du regard les fenêtres qu'enveloppaient l'obscurité. Aucune lueur ne se dessinait derrière les persiennes closes.

La maison semblait en deuil. Il eut sérieusement peur et sonna de nouveau d'une main agitée.

Enfin, au premier étage, une clarté parut. Une fenêtre fut ouverte et une voix de femme demanda :

— Qui est là ? Qui vient de sonner ?

— C'est moi, mère ! répondit Georges. Ouvre vite.

Le jeune homme n'avait point achevé sa courte phrase que madame Vernier quittait la fenêtre avec une exclamation joyeuse, et descendait en toute hâte.

Une ou deux secondes plus tard la porte tourna sur ses gonds et le jeune homme embrassa sa mère.

— Voyons parle... s'écria-t-il après le premier baiser que s'est-il passé ? Depuis l'arrivée de ta dépêche je ne vis plus... Rassure-moi !... Mon père n'est pas en danger ?

— Il l'a été, cher enfant... répondit madame Vernier. Sa situation était grave... Je devais te prévenir et je ne pouvais t'attendre... J'ai requis les soins d'un médecin de Saint-Mandé... Il a fait le nécessaire et, à l'heure qu'il est, toute inquiétude a disparu...

Georges poussa un soupir d'allègement.

— Ah ! que Dieu soit loué !... murmura-t-il. Embrasse-moi encore pour cette bonne nouvelle !... Si tu savais comme tu viens de me rendre heureux !...

Puis, après avoir de nouveau serré madame Vernier sur son cœur, il reprit :

— Mais qu'a donc eu mon pauvre père ?

— Une congestion cérébrale...

— Je l'avais deviné ! Tu dois comprendre si je tremblais.

Les paroles qui précèdent s'étaient échangées dans le vestibule et presque sur le pas de la porte.

— Entre, cher enfant, dit la bonne dame. Ton père t'attend... Il sait que j'ai télégraphié... il sera heureux de te voir...

— Il ne sommeille pas ?

— Non.

— C'est très bon signe cela...

— Oh ! M. Chanteloup, le médecin que tu connais, l'a bien soigné... Je n'ai eu qu'à me louer de son zèle et de son dévouement ; je suis sûre d'avance que tu approuveras tout ce qu'il a fait... Ton père n'a point de fièvre... Il est très calme et nullement abattu.

La voix de M. Vernier s'éleva.

— Marguerite, demanda-t-il depuis le premier étage, qui a sommé, et avec qui causes-tu si longtemps ?

— Avec ton fils, père ! répondit Georges.

Il gravit l'escalier en trois bonds et entra dans la chambre.

Le malade, galvanisé par ces accents connus et aimés, se souleva sur son lit et tendit les bras au jeune docteur qui s'y précipita. Pendant quelques secondes les deux hommes mêlèrent leurs baisers et leurs larmes.

Georges, le premier, reprit son sang-froid.

— Allons, père, allons... dit-il. Nous ne sommes pas des enfants, que diable, pour pleurer là tous deux comme des petites filles... Il est vrai que c'est de joie et que ces larmes-là ne font jamais de mal ! Essayons-nous les yeux et causons sérieusement... Comment vous trouvez-vous ?

— Très bien, mon cher garçon, mais, parole d'honneur, il y a eu un moment où je n'aurais pas donné cher de ma peau...

— Vous avez été rudement secoué ?

— Comme un prunier dont on veut avoir les prunes sans se donner la peine de monter dans les branches.

Georges prit la main de son père.

— Point de fièvre... dit-il ; puis, après avoir soulevé la lumière et examiné le visage du malade, il continua : Ce ne sera rien et, maintenant que nous sommes avertis, nous ferons en sorte de prévenir toute nouvelle atteinte... Chanteloup est un médecin très intelligent... Voyons son ordonnance...

Madame Vernier la lui présenta.

— Je n'aurais pas prescrit autre chose, poursuivit le jeune homme après avoir lu. Mais comment cette crise est-elle arrivée ? A quel propos ?

— A propos d'une futilité, répondit le vieillard.

— Une discussion, ajouta madame Vernier.

— Avec toi, mère ?

— Non, certes, pas avec elle... répliqua le malade ; avec l'adjoint Lambert, et au sujet d'une chose qui ne nous touchait directement ni l'un ni l'autre. Il s'agissait d'un malheureux dont tu as entendu parler certainement, car il a été condamné à mort à Melun, que tu habites...

## XI

### OU L'ON S'OCCUPE ENCORE DU CONDAMNÉ DE MELUN

— Comment, s'écria Georges, vous vous occupiez de cet homme ! et sans doute vous discutiez sa condamnation ?... Vous preniez fait et cause pour ou contre l'arrêt de la cour d'assises ?

— Tu vas voir comment les choses se sont passées... répliqua Robert Vernier. Le matin, ayant reçu la visite d'un entrepreneur de maçonnerie avec lequel j'ai d'anciens comptes à régler, je le gardai à déjeuner et je le conduisis ensuite au café... Tu sais bien, le grand café de l'Époque, place du Bel-Air, près du chemin de fer, à droite en sortant de la gare.

— Oui, oui, je sais.

— L'adjoint Lambert était là, lisant son journal et prenant un bock. Un bon garçon, s'il en fut, l'adjoint Lambert, mais diablement vif. Je m'assis à côté de lui, je lui donnai une poignée de main, je commandai deux mazagrans et je continuai à causer avec mon entrepreneur. Voilà que, subito, sans dire gare, l'adjoint donna sur le marbre un grand coup de poing qui fit sauter en l'air son bock et nos mazagrans, et s'écria d'une voix tonnante : *Bravo ! c'est bien fait ! j'en suis content !*

— De quoi parlait-il ?

— C'est justement ce que je lui demandai, tandis que tous les habitués du café se retournaient et le regardaient avec stupeur. Il me répondit : " Papa Vernier, je suis content parce qu'on vient d'ordonner l'exécution d'un misérable condamné à mort à Melun, et qui vraiment ne méritait point qu'on s'intéressât à lui et qu'on fit parvenir à qui de droit un recours en grâce qu'il avait refusé de signer..." Et là-dessus, l'adjoint Lambert entra dans des détails à n'en plus finir... Il nous raconta les péripéties du crime, les preuves de la culpabilité de l'assassin, sa manière de se défendre, le mystère dont il s'enveloppait. Bref, tout cela me parut d'un intérêt si poignant que, moi qui ne jette jamais les yeux sur un journal, tu le sais, je regrettai de n'avoir pas suivi les débats de cet étrange et curieux procès.

— Très étrange et très curieux, en effet... dit Georges, je les ai suivis, moi...

Robert Vernier reprit :

— Comment ! dis-je à Lambert, on n'a pas pu savoir le nom du criminel ? " On a tout fait pour cela sans y réussir," me répondit-il. " Cependant, fis-je observer, son bras droit, paralysé à la suite de blessures, devait rendre facile la constatation de son identité. Oui, en apparence, répliqua Lambert, mais, non en réalité... On a forcé le criminel, malgré sa résistance obstinée, à poser devant l'objectif d'un photographe... On a expédié des épreuves aux quatre coins de la France, aux sous-préfets, aux maires, aux commandants de gendarmerie, aux directeurs de prison... Ça n'a amené aucune découverte... Voulez-vous voir le portrait du gremlin ?..."

" Je répondis affirmativement.

" Lambert tira de son portefeuille un portrait-carte qu'il me présenta. L'homme ayant remué pendant la pose, il y avait comme un nuage sur la figure... Néanmoins ce qu'il était possible de distinguer des traits me causa un profond étonnement.

— A vous, père ? s'écria Georges.

— Oui, à moi...

— Pourquoi donc ?

— Il me semblait reconnaître ce visage.

— N'étiez-vous pas le jout de quelque ressemblance ?...

— J'aurais pu le croire comme toi, mais la blessure et la paralysie du bras droit rendaient le doute bien difficile... J'affirmerais avec certitude presque absolue que j'ai vu cet homme et que même je lui ai parlé...

— Où donc ?

— A Millerie, en Savoie...

— Sur les bords du lac de Genève ?

— Oui... à quatre lieues d'Evian-les-Bains... Tu te souviens que l'année dernière je suis allé en Savoie, envoyé par un des grands entrepreneurs de Paris pour examiner une certaine pierre bleuâtre, d'un grain très dur et du plus bel effet, qu'on tire des carrières de Millerie...

— Vous m'en avez parlé et je ne l'ai point oublié...

— Lorsque j'arrivai aux carrières avec un ingénieur d'Evian qui organisait et surveillait l'extraction de la pierre dont il s'agit, un accident venait d'avoir lieu...

— Quel accident ?

— Une mine, mal dirigée par la faute d'un conducteur de travaux, avait fait sauter tout un quartier de roc, détaché du flanc de la montagne par une fissure inaperçue. Cette masse de pierres roula comme une avalanche jusque sur la route. L'imprudent conducteur fut cruellement puni... il eut le bras droit engagé sous un bloc d'un poids considérable.

—Le malheureux !

—On opéra le sauvetage... on dégagait le conducteur, mais son bras était presque broyé...

—Et vous croyez que cet homme ?...

Georges s'interrompit.

Oui, mon cher enfant, acheva Robert Vernier, je crois que cet homme est celui dont l'adjoint Lambert me montrait le portrait... l'assassin mystérieux... le condamné de Melun...

—Vous lui avez parlé, disiez-vous ?

—Oui... On l'avait provisoirement transporté dans une auberge où l'ingénieur alla le voir... J'assistai à la visite... Le pauvre diable souffrait d'incroyables tortures avec un courage héroïque... Il faisait preuve d'une volonté de fer...

L'ingénieur lui adressa de bonnes paroles, cherchant à lui donner l'espoir que ses blessures guériraient et que l'amputation du bras ne serait pas nécessaire... Le malheureux se couait la tête, mais son calme stoïque ne se démentait point... J'avais des larmes dans les yeux en le regardant... Ses traits réguliers, que la douleur rendait livides, conservaient leur expression d'indomptable fermeté... Jamais ce visage énergique et doux ne s'effacera de ma mémoire... Au moment où je te parle, il me semble le voir... Pauvre homme ! Je me souviens d'avoir serré sa main valide...

—Ne vous trompez vous pas ?

—Cent fois non ! Les lèvres minces du conducteur de travaux donnaient à la partie inférieure de son visage quelque chose de dédaigneux et d'amer. Je retrouvai cette amertume et ce dédain sur la photographie. Naturellement je racontai ces choses à Lambert... Il se mit à beugler comme un sourd que j'avais manqué à tous mes devoirs en n'éclairant point la justice et en gardant pour moi seul les renseignements que je possédais. "Eh !... répliquai-je, Je ne savais pas même qu'on jugeât un homme à Melun... Je ne lis jamais les journaux..." — "Il fallait les lire !" cria-t-il en frappant de nouveau sur la table. J'ajoutai : "Et quand même je les aurais lus, est-ce que j'avais sous les yeux la photographie de cet homme ?" "Il fallait l'avoir !" reprend mon Lambert, et le voilà qui gesticule comme un épileptique, comme un maniaque, avec des cris de Mélusine et des raisonnements d'aliéné... Ça m'était bien égal, mais figure-toi que tout à coup, irrité de mon silence, car je ne daignais pas dire un mot, il me prend à partie et m'accable des plus désobligeantes épithètes... Ça dépassait les bornes. Tu comprends que la moutarde me monta au nez...

—Je comprends cela très bien... répondit Georges, et en même temps que la moutarde vous montait au nez, le sang vous montait au cerveau...

—Positivement.

—L'idée vous est venue d'étrangler un peu l'adjoint.

—Tiens, tu as deviné cela ?

—Ou tout au moins de lui jeter votre mazagran à la tête...

—Juste !

—Alors la congestion est arrivée...

—Voilà l'affaire... Il m'a semblé qu'on me donnait un coup de bâton sur le crâne... J'ai eu le temps de penser à ta mère et à toi, et je suis tombé comme une masse... On m'a apporté ici... on m'a tiré pas mal de sang, et me voici gaillard, prêt à donner une poignée de main à ce brave Lambert, comme j'ai fait tantôt d'ailleurs, car il est venu me voir et m'a témoigné le plus vif regret de son emportement ridicule.

Après un silence, Georges demanda :

—Ce conducteur de travaux, ce blessé de Millerie, savez-vous son nom ?

—Du tout... je n'avais pas à le lui demander...

—Vous auriez pu l'entendre prononcer par quelqu'un...

—Peut-être l'a-t-on fait... Je ne m'en souviens pas... Je sais seulement que l'ingénieur plaignait beaucoup et sincèrement ce malheureux qui n'avait droit à aucune indemnité sérieuse, l'accident, de son propre aveu, était arrivé par sa faute... "C'est, dit-il, un homme honnête et intelligent, un infatigable travailleur... et voilà son existence perdue !"

—Admettons, reprit Georges, admettons que le condamné de Melun qui doit mourir demain au point du jour, soit l'infortuné que vous avez vu en Savoie ; comment expliquez-vous cette métamorphose si brusque d'un honnête homme en assassin ?...

—Je ne charge point de trouver le mot de l'énigme, seulement la misère explique souvent bien des choses...

—Sans doute, mais elle n'explique pas tout... Enfin il est indiscutable que, si vous aviez lu les journaux et vu l'épreuve photographique, vous auriez pu donner à la justice de renseignements de haute importance... Ne sachant rien, vous ne pouviez agir, et maintenant il est trop tard...

—En es-tu sûr ?

—Sans doute... Vos déclarations, à cette heure, ne pourraient rien arrêter, d'autant qu'elles ne constatent aucun fait nouveau à la décharge du condamné... Ce n'est pas sur un mot de vous qu'on sursoierait à l'exécution. Le malheureux n'a plus rien à attendre de la justice des hommes... Il doit mourir... qu'il soit coupable ou qu'il soit innocent...

—Innocent, as-tu dit ? Est-ce qu'on croit à son innocence ?

—Beaucoup de gens, et je suis du nombre de ceux là...

—Que faire, alors ?

—Rien... Je vous le répète, il est trop tard ! La tête d'un infâme assassin ou la tête d'un martyr doit tomber demain... Elle tombera...

Le vieillard poussa un soupir en essuyant ses yeux humides...

## XII

### LA FAMILLE VERNIER.

C'était une bonne et franche nature que celle de Robert Vernier.

Cet honnête homme n'avait jamais aimé que sa femme Henriette, et Georges leur unique enfant.

Fils d'architecte et lancé d'une façon toute naturelle dans la même carrière que son père, il s'était créé, lentement et en travaillant beaucoup, une modeste aisance. Il possédait une douzaine de mille livres de rente et sa maisonnette de Saint-Mandé.

Dès la première jeunesse de Georges, Robert Vernier, reconnaissant en son fils une intelligence précoce, des goûts studieux, un esprit posé, des idées saines, avait résolu de le laisser maître de choisir la carrière qui lui conviendrait le mieux.

Georges se passionna pour la médecine, cette science admirable entre toutes, qui permet à l'homme de soulager toujours et bien souvent de sauver ses semblables.

Il voulut être médecin.

Robert ne recula devant aucun sacrifice pour lui donner les moyens d'arriver à son but.

Installé à Paris dans le quartier Latin, Georges n'eut ni la pensée ni le désir d'imiter bon nombre de ses camarades qui lâchaient carrément les cours de l'École de médecine pour les caboulots du boulevard Saint-Michel et les bosquets du jardin Bullier.

Assis le premier sur les bancs de l'école, il les quittait aussi le dernier, et se reposait des fatigues d'un labeur acharné en faisant à ses parents de fréquentes visites.

Il ne connaissait que par ouï-dire la vie de bohème émaillée de bocks, de carambolages, de tendresses faciles et de pipes culottées.

Dès ses débuts dans l'existence d'étudiant, il se garna des fréquentations malsaines. Il évita comme la peste les paresseux et les *bambocheurs*.

Le docteur Vulpien lui enseigna la médecine.

D'autres maîtres, non moins remarquables, lui donnèrent les notions pratiques de la chirurgie.

Les princes de la science, pour nous servir de l'inévitable cliché, reconnaissant en leur élève des aptitudes rares et un insatiable désir de savoir, s'intéressèrent sérieusement à lui et mirent leur amour-propre à le pousser aussi vite et aussi loin que possible.

Au bout de deux années d'étude, Georges conquiert le titre de docteur.

Pendant deux années, attaché comme interne à l'un des grands hôpitaux de Paris, il piocha sans relâche sous les yeux de ses professeurs illustres, soutenu par leurs encouragements, et il acquit ce qui lui manquait encore.

Robert Vernier et sa femme étaient fiers à bon droit de leur fils et de ses succès, et ne doutaient point qu'une brillante carrière ne lui fût réservée et qu'il ne se fit, dans un prochain avenir, un nom de première grandeur.

Nous savons déjà que ces pronostics commençaient à se réaliser dans une certaine mesure.

Revenons à Saint-Mandé, près du lit du vieil architecte.

La conversation relative au condamné de Melun était épuisée.

Après un instant de silence Robert Vernier, regardant avec amour ce jeune visage sur lequel les veilles studieuses et les préoccupations de la science mettaient déjà leur empreinte, reprit :

—Dis-moi, cher enfant, que fais-tu là-bas ? ..

—Ce que je fais toujours, père... répondit Georges en souriant. Je travaille...

—Et sans relâche, je le sais... Mais ma question avait un autre sens...

—Lequel ?

—Es-tu content ? Les clients sont-ils nombreux ? ..

—Au delà de mes espérances...

—Alors tu te plais à Melun ? ..

—Beaucoup...

—Tant mieux cent fois, mais combien je regrette que tu ne sois pas auprès de nous ! ..

—Si tu savais comme tu nous manques ! ajouta madame Vernier.

—Qui vous empêche, chers parents, de venir demeurer avec moi ? ..

L'architecte secoua la tête.

—C'est impossible... répondit-il.

—Pourquoi ?

—Nous avons passé trente années de notre vie dans cette bicoque où tu es né... Elle est pour nous ce qu'est la carapace à la tortue et la coquille à l'escargot... A notre âge, on ne change plus ses habitudes... Ici nous avons vieilli... C'est ici que nous mourrons...

—Mais, dit à son tour madame Vernier, qui l'empêcherait, toi, de venir te fixer auprès de nous ? ..

—A Saint-Mandé ? fit Georges vivement.

—Non, mais à Paris...

—En ce moment, bonne mère, ce serait une folie ; les concurrents sont trop nombreux, la lutte trop difficile... Je pourrais être vaincu et ne rien trouver en échange de la position abandonnée par moi... Certes, j'espère un jour réussir dans la grande ville, mais j'y veux arriver précédé d'une réputation déjà faite.

—Et, en attendant, nous ne te voyons plus... C'est si loin, Melun, pour un homme occupé comme toi ! ..

Georges embrassa sa mère.

—Ne me grondez pas, dit-il. Je vous promets de venir souvent.

—A la bonne heure ! s'écria Robert Vernier. Et maintenant, ajouta-t-il, parlons un peu de choses tout à fait sérieuses... Tu as vingt-six ans faits...

—Sans doute...

—Est-ce que cet âge-là ne te donne pas des idées ? La vieille Madeleine est une digne créature, elle t'aime et te soigne comme son enfant, mais elle ne remplit pas le vide de ta maison ainsi que le ferait une petite femme, aimante et douce, que nous appellerions notre fille et qui nous donnerait des petits-fils. Hein ! que dis-tu de cela ?

—Mon père... murmura Georges.

—Que diable ! poursuivit l'architecte avec vivacité, il est grand temps de te créer une nouvelle famille. Quand j'ai

épousé ta mère, j'avais juste ton âge, donc j'étais jeune... j'ai eu plus longtemps à être heureux... Marie-toi !

Georges, en écoutant ces paroles, éprouvait une émotion presque douloureuse.

Il songeait à Edmée, l'adorable enfant qu'il aimait, et se demandait si celle-là, la seule qu'il voulait pour femme, serait jamais à lui...

—Tu ne réponds pas ? reprit Robert Vernier, inquiet du silence de son fils. Est-ce que le mariage te fait peur ?

—Non, mon père, pas en principe. Mais je vous avoue qu'en ce moment je ne songe point à me marier...

—Je comprends ça, parce que tu n'as rencontré jusqu'à présent personne qui te convienne, mais j'ai un parti à te proposer, moi, et un fameux. Jeune fille charmante, bien élevée, d'un bon naturel, et dot d'un chiffre superbe, sans compter plusieurs héritages à courte échéance. On te connaît de réputation... On t'acceptera les yeux fermés, chose bien inutile d'ailleurs, car tu es bon à voir. Est-ce entendu ? Veux-tu que demain je te présente ?

—Non, mon père, répliqua Georges avec mélancolie. Je vous dois la vérité... J'ai fait un rêve... Si la réalisation de ce rêve est impossible, je ne me marierai jamais.

—Cher enfant, s'écria madame Vernier, tu as donné ton cœur ?

—Oui, ma mère.

—Et tu souffres ?

—Non, car j'espère encore...

—Il s'agit d'une très riche héritière sans doute ? demanda l'architecte avec un sourire.

—Hélas ! murmura Georges, j'ai grand'peur qu'elle ne soit trop riche... et mieux vaudrait qu'elle fût pauvre !

—Pourquoi donc ?

—J'aurais plus de chance de l'obtenir. Mais ne me questionnez pas, je vous en supplie... je ne pourrais vous répondre aujourd'hui. Et puis il se fait tard... nous allons vous laisser prendre un peu de repos...

Il ajouta, en jetant les yeux sur la pendule :

—Onze heures déjà ! Nous n'avons pas été raisonnables... Vous avez sommeil, j'en suis sûr...

—Dame ! un peu... mes paupières s'alourdissent.

—Donc, à demain, père... J'irai dès le matin rendre visite au confrère qui vous a si bien soigné, et le remercier cordialement.

—Bonsoir, cher enfant !

Georges embrassa l'architecte et sortit avec sa mère.

—Je t'attendais d'un moment à l'autre, dit celle-ci en ouvrant une porte ; aussi ta chambre est prête, et voilà sur cette petite table une collation de viandes froides pour le cas où tu aurais faim ! ..

—Bonne mère, tu penses à tout ! ..

Une minute plus tard le jeune homme, après avoir pressé sur son cœur l'excellente femme, referma derrière lui la porte de la chambre pleine de souvenirs où il avait passé son enfance.

Georges se sentait presque calme.

Les craintes qui l'avaient assailli à son départ de Melun n'existaient plus ; son père était hors de péril, donc il pouvait laisser sa pensée suivre librement le chemin où son cœur la guidait.

Au fond de la chambre se trouvait une large fenêtre à tout petits carreaux.

Il se dirigea vers cette fenêtre et l'ouvrit.

Elle donnait sur un vaste jardin, ou plutôt sur un parc planté d'arbres séculaires.

Au fond de ce parc on entrevoyait vaguement, malgré les ténèbres, la façade sombre d'un grand bâtiment.

Çà et là des lucres incertaines mettaient de pâles reflets sur les rideaux blancs, derrière les vitrages de quelques croisées.

## XIII

## PREMIER AMOUR

Le parfum pénétrant des lilas en fleur, formant un véritable taillis le long de la muraille de clôture, montait dans la nuit serene comme la fumée d'un grand encensoir.

—C'est là, murmura Georges en étendant la main vers le parc, c'est là que pour la première fois je l'ai vue... C'est là que pour la première fois son nom si doux a frappé mon oreille pour arriver jusqu'à mon cœur!... Edmée, chère Edmée?... comme je l'aime!

Puis le regard du jeune homme s'attachait sur une aile du bâtiment, et sur une de ces pâles lumières dont nous avons parlé.

— Et c'est là qu'elle repose... ajoutait-il. C'est là que son bon ange protège son repos béni!

Ensuite, s'accoudant à la barre d'appui de la fenêtre, Georges s'abandonna à une sorte de rêveuse extase.

— Demain je la verrai... se répétait-il. Demain je saurai si elle est la fille de ce riche banquier de New York... Ah! plutôt à Dieu qu'elle fût pauvre...

Le temps avait passé.

D'un dernier regard Georges enveloppa le bâtiment sombre et les masses de verdure endormies dans l'obscurité, puis il referma la fenêtre et se jeta sur son lit.

Le sommeil n'arriva que bien tard et fut peuplé de songes bizarres, dans lesquels le jeune médecin vit passer tour à tour son père, Edmée et Jeanne, et le condamné de Melun...

A la fin d'avril l'aurore est matinale.

Au point du jour Georges, réveillé par un joyeux rayon de soleil, fit rapidement sa toilette, revint à la fenêtre qu'il ouvrit de nouveau et s'enivra d'air pur et de lumière.

Tout était silencieux et calme dans le jardin du pensionnat.

Une sorte de ruelle étroite, bordée par un grand mur, séparait ce jardin de la maison de l'architecte; mais nous savons déjà que la clôture, malgré sa hauteur, n'empêchait point les regards d'arriver jusqu'aux pelouses.

Depuis quinze jours Georges, n'étant point venu à Saint-Mandé, n'avait pas vu la jeune fille.

Il interrogea sa montre.

Elle marquait six heures et demie.

A cet instant précis une cloche, sonnée à toute volée, résonna derrière les bâtiments d'habitation.

C'était le signal réglementaire du réveil des pensionnaires.

Chacune des vibrations de la cloche retentit dans le cœur de Georges et le fit battre à coups précipités.

Dans trente minutes il lui serait permis de contempler Edmée!...

Chaque matin, après la toilette et la prière, et avant de gagner les salles d'étude, les jeunes filles quand le temps était beau, jouissaient dans le jardin d'une demi-heure de liberté.

La matinée ce jour-là était admirable, nous le savons déjà, et le soleil radieux dorait les cimes des grands arbres.

Georges rivait ses yeux sur les marches du perron que les élèves descendaient en bon ordre pour se disperser ensuite dans les allées et sous les bosquets comme un vol de passereaux.

Chaque seconde lui semblait interminable, et cependant il n'ignorait point que son attente serait vaine jusqu'au premier coup de sept heures.

Enfin sonna ce premier coup si impatiemment attendu, et les deux battants de la grande porte qui dominait le perron s'ouvrirent à la fois.

Alors s'éparpilla sur les marches un essaim de visages blancs et roses, une nuée de chevelures brunes et blondes, puis une clameur formée de mille notes confuses, gaies, fraîches, éclatantes, s'envola dans l'espace.

Les petites passaient les premières; — diables charmants mais tapageurs.

Les moyennes venaient ensuite, essaim bien bourdonnant

encore, aussi vibrant que le premier, mais un peu moins tumultueux.—Ce n'était plus tout à fait l'enfance;—un commencement de réflexion mettait une sourdine aux voix glapissantes.

L'impatience de Georges grandissait tandis qu'il suivait du regard le flot descendant de cette foule juvénile aux yeux brillants, qui ne lui avait jamais paru si nombreuse.

Enfin commença le défilé des *grandes demoiselles*.

Celles-ci, gaies et souriantes comme leurs compagnes, mais convaincues que leur *dignité* précoce les obligeait à paraître calmes, s'avancèrent avec une gracieuse lenteur, tandis que les petites et les moyennes bondissaient déjà comme des balles élastiques dans tous les coins du jardin en commençant leurs jeux.

Georges examinait rapidement les jeunes filles une à une, Edmée ne se montrait pas encore.

Le jeune homme se sentait envahi par une grande inquiétude à mesure que le flot diminuait.—Le défilé cessa.

Les sous-maîtresses descendirent à leur tour.

Edmée n'avait point paru.

—Que se passe-t-il donc?—se demanda Georges avec anxiété.—Pourquoi n'est-elle pas là?...

Une foule d'idées confuses et contradictoires traversèrent son cerveau.

La jeune fille avait-elle quitté le pensionnat?—Était-elle malade?

—Si Edmée ne se trouve plus à Saint-Mandé,—se disait le docteur,—elle n'est point la fille du banquier de New-York...

—Aucun doute à cet égard ne me semble possible...—Si au contraire elle est malade, comment le savoir, et que faire?...

Georges se perdait en conjectures.—Son inquiétude devenait de l'angoisse.

—Les suppositions les plus noires lui paraissaient devenir des certitudes.

Soudain une voix claire et perçante se fit entendre au milieu du jardin, jetant la note aiguë au-dessus du joyeux tumulte.

—Edmée?—criait cette voix,—où donc es-tu? Viens vite! C'était une des pensionnaires appelant son amie.

En entendant ce nom chéri, Georges sentit son cœur soulagé d'un poids immense.

Aucune des conjectures funestes ne se réalisait.

Une jeune fille sortit du pensionnat et descendit à son tour les degrés du perron.—Elle tenait une lettre à la main.

—Enfin la voici!...—se dit le jeune homme avec ivresse.

Edmée avait un peu plus de seize ans.

Grande et svelte sans maigreur, elle était à la fois belle et jolie.—Sa beauté faite de charme et de grâce commandait la sympathie en même temps que l'admiration.—Elle semblait l'ignorer elle-même.—Son admirable chevelure du blond cendré le plus doux, retenue sur le front par un simple ruban de soie bleu pâle, s'épandait librement sur ses épaules et tombait plus bas que sa taille.—Ses grands yeux d'un bleu presque pareil à celui du ruban, ses longs cils, son visage ovale d'une carnation idéalement pure, lui donnaient une sérieuse ressemblance avec les vierges de Raphaël.

La candeur divine de son âme, mettant une sorte d'aurole autour de sa jeune tête, complétait cette ressemblance.

Au moment où Edmée quittait le dortoir avec ses compagnes, l'une des sous-maîtresses lui avait remis un lettre arrivée la veille par la dernière distribution du soir.—La jeune fille s'était arrêtée pour la lire, et son amie, une jolie brune aux prunelles vert de mer, s'impatientait de ce retard dont elle ignorait la cause.

Edmée se dirigea, souriante, vers la jolie brune.

—Que me veux-tu, Marthe?—lui demanda-t-elle.

—J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.—répondit l'enfant.

—Une bonne nouvelle?—Aurais-tu reçu, toi aussi, une lettre de ta mère?...

—Non, ce n'est point cela...

—Qu'est-ce donc?

Marthe se pencha vers Edmée, et mystérieusement lui glissa dans l'oreille ces mots :

— Il est revenu... Il est là...

Nous croyons inutile d'affirmer que Georges n'entendait point ces paroles, mais son instinct d'amoureux lui révélait qu'il était question de lui entre les deux pensionnaires. — Il n'en douta plus quand il vit les yeux de Marthe se diriger vers la fenêtre qu'il occupait, et ceux d'Edmée prendre la même direction.

Ce premier regard n'eut que la durée d'un éclair.

La jeune fille abaissa vivement ses paupières sur les saphirs de ses prunelles et devint tour à tour pâle et toute rose, en appuyant sa main sur son cœur que sans doute une vive émotion faisait battre trop fort.

Au bout d'une seconde elle leva de nouveau les yeux vers la maison voisine, et timidement elle échangea avec Georges un de ces longs regards dont la muette éloquence est si pénétrante, et qui suppléent sans désavantage trop notable à des volumes de paroles.

Georges, s'armant de tout son courage, osa ébaucher un salut.

Edmée, d'un mouvement de tête à peine perceptible, le lui rendit, devint cramoisie et pencha vivement sa jolie tête sur sa poitrine gonflée de soupirs.

La pantomime, de part et d'autre, était expressive.

Le lien doux et fort unissant ces jeunes âmes s'affirmait.

Marthe passa son bras autour des épaules d'Edmée, et s'éloignant un peu avec elle lui dit tout bas :

— Tu l'aimes donc bien ?...

Edmée garda le silence, mais sa main mignonne répondit pour elle en serrant à la dérobée celle de son amie.

Cette fois encore Georges comprit.

Marthe d'ailleurs, relevant la tête avec la naïve effronterie de l'innocence, et regardant Georges bien en face, d'un air joyeux, sembla vouloir lui transmettre par son sourire et la question et la réponse.

Le temps ne marche pas, il vole, quand sans rien dire on parle d'amour.

Un coup de cloche annonça la fin de la récréation matinale ; — il fallait gagner le réfectoire, puis les salles d'étude, et les élèves se formèrent en deux files.

Avant de prendre place à son rang, Marthe dit à très haute voix :

— Le temps sera superbe tantôt pour la promenade au bois de Vincennes !...

Ces paroles s'adressaient à Georges beaucoup plus qu'à Edmée.

Le jeune homme était prévenu par le charmant messenger d'amour qu'il ne tiendrait qu'à lui, dans l'après-midi, de revoir sa bien-aimée.

#### XIV

##### UNE MAISON DE FOLLES

Laissons Georges Vernier à Saint-Mandé, où nous ne tarderons point à le rejoindre, et prions nos lecteurs de nous accompagner à Auteuil.

Vers le milieu de la rue Raffet, et non loin de son point d'intersection avec la rue des Fontis, se voyait en 1874 une haute muraille percée d'une porte cochère flanquée de deux portes bâtarde. Des glycines aux grappes fleuries, des gobeas aux clochettes bleues et des touffes luxuriantes de chèvre-feuille, faisaient à cette muraille un chaperon de verdure.

De l'autre côté de ce chaperon moutonnaient les cimes de vieux arbres géants qui prouvaient l'existence d'une de ces vastes propriétés, pleines de soleil et d'ombre, comme il en existe encore beaucoup dans ces délicieux alentours du bois de Boulogne qu'on nomme Passy, Auteuil et Saint-James.

Cette propriété, qui ne se terminait qu'au boulevard Montmorency, était close de ce côté par une grille tapissée de

lierre ; une porte étroite, pratiquée dans cette grille, accédait au boulevard.

Sur le fronton de pierre de la grande entrée de la rue Raffet, on lisait ces trois mots en lettres de cuivre verdies par les pluies :

*Maison de santé.*

Lorsqu'on avait franchi la porte cochère, on se trouvait en face d'une deuxième porte et d'un second mur parallèle au premier, dont un intervalle d'environ trois mètres le séparait, ce qui constituait autour de la propriété un chemin de ronde comme il en existe dans les places fortes et dans les prisons de l'État.

A droite de l'entrée principale le logis du concierge, petit pavillon carré, sans étage, composé seulement de trois pièces étroites et entouré d'un jardin plein de fleurs.

A gauche un pavillon semblable occupé par le jardinier de l'établissement.

De l'autre côté du second mur de clôture s'élevaient un véritable éden, une réduction du parc Monceaux où couraient des allées sinuuses et bien sablées, au milieu de pelouses d'un vert d'émeraude, bordées de corbeilles multicolores et ombragées par des arbres séculaires de toutes les essences, depuis la platane et le marronnier jusqu'au vernis du Japon et au cèdre du Liban.

Une nappo d'eau, s'irisant des couleurs de l'arc-en-ciel sous les rayons solaires, jaillissait d'un amoncellement de roches moussues formant le point central de l'une des pelouses. Cette nappo devenait un ruisseau serpentant au milieu des plantes aquatiques et laissant partout sur son passage la vie et la fraîcheur.

Sous les futaies, et faisant merveille dans le paysage, s'élevaient deux bâtiments coquets, en forme de chalets suisses, tapissés de lierre et de plantes grimpantes et entourés de fleurs éclatantes.

L'un de ces chalets surélevé de quelques marches au-dessus du sous-sol, se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Il était affecté au logement particulier du directeur.

Le second chalet, distribué d'une façon identique, contenait un salon d'attente pour les visiteurs, le bureau officiel, la chambre du médecin en sous-ordre, et un appartement luxueux pouvant se diviser et servir à deux malades riches et spécialement recommandés.

Du premier coup d'œil jeté sur le parc que nous venons de décrire sommairement résultait une impression vivifiante et joyeuse.

— Comme on doit être bien ici ! pensaient les gens superficiels.

Ils n'avaient pas tout vu !

Derrière le rideau de verdure lumineux et fleuri se trouvait le côté sombre, c'est-à-dire les bâtiments de la maison de santé proprement dite.

Ces bâtiments, reliés les uns aux autres et séparés des jardins par une grille, affectaient la forme d'une croix posée sur un carré.

Une telle disposition avait l'avantage de donner quatre cours bien distinctes, absolument indépendantes et plantées de grands arbres.

Dans ces bâtiments à deux étages, parfaitement aménagés pour les besoins du service, le rez-de-chaussée se composait de cellules à portes massives, garnies de guichets s'ouvrant à l'extérieur, et pourvus de doubles verrous.

Les pièces du haut étaient meublées sans luxe, mais d'une façon gracieuse et confortable.

De solides grillages garnissaient toutes les fenêtres.

C'est que cette maison de santé, dirigée par le docteur Frantz Rittner, spécialiste distingué, célèbre par ses cures dans certains cas d'aliénation mentale, était une maison de folles... Nous disons "maison de folles," car on n'y recevait que des femmes.

Elle contenait environ quarante lits et jouissait d'une grande vogue, grâce au mode de traitement qui y était appliqué, à sa situation charmante au milieu de l'air le plus pur, et grâce surtout à la brillante réputation du docteur Rittner, qui, disait-on, ne vivait que pour la science.

Le docteur Rittner, se prétendant Alsacien, en réalité d'origine berlinoise, n'avait pour l'assister comme praticien qu'un jeune médecin, Allemand comme lui, mais le reste du personnel était nombreux.

La consigne de la maison, sévère pour les employés, se montrait, ou du moins semblait se montrer toute maternelle pour la plupart des malades.

Notons en passant, et afin de n'avoir plus à y revenir, que, sur la lisière du chemin de ronde, derrière le bâtiment des folles, existaient deux petits corps de logis renfermant, l'un la buanderie, l'autre la salle de dissection.

C'est entre ces deux corps de logis que s'ouvrait la porte bâtarde donnant sur le boulevard Montmorency, presque en face de la passerelle du chemin de fer qu'on traverse pour aller au boulevard Suchet, à la hauteur du bastion caserne No 61.

Plus d'une fois le factionnaire, montant sa garde la nuit à l'entrée de la caserne, avait frissonné d'un vague effroi en entendant s'élever au milieu des ténèbres les plaintes bizarres, les glossements étranges, les rauques clameurs de quelque une des malheureuses créatures que la folie rendait furieuse.

Les bâtiments des aliénées, divisés en quatre parties égales, formaient quatre sections distinctes :

L'une était réservée aux folies douces ;

La deuxième aux folies sombres ;

La troisième aux folies tournant à l'idiotisme ;

La quatrième enfin, aux folles agitées, celles dont la surveillance offrait le plus de dangers et la guérison le moins de chances.

Nos lecteurs connaissent désormais l'aspect général de la maison de santé du docteur Rittner.

Nous allons les mettre en présence du docteur lui-même en les introduisant dans le cabinet particulier de cet homme, dont beaucoup de gens vantaient le savoir, et dont tout le monde proclamait la science et le désintéressement.

Ce cabinet était situé au premier étage du pavillon dont nous avons parlé. On n'y pouvait arriver qu'en traversant la chambre à coucher, précédée elle-même d'un petit salon meuble avec goût, mais dans le style le plus sobre et le plus sévère.

Une telle disposition, qui peut et doit sembler incommode, n'avait point été adoptée sans intention. C'était par un calcul du docteur qu'il fallait traverser deux pièces pour arriver à lui.

Quoique se croyant sûr de la discrétion absolue des gens qu'il employait, il n'abandonnait rien au hasard et prenait des précautions multipliées contre les oreilles trop curieuses.

Pourquoi cette prudence poussée jusqu'à l'excès ?

Le docteur avait-il donc quelque chose à cacher ?

Nos lecteurs ne tarderont point à être édifiés à cet égard...

Frantz Rittner était un homme de quarante ans environ, au visage pâle, habituellement calme et froid mais doué par moment d'une extrême mobilité d'expression.

Un ce de de bistre, résultant sans doute des fatigues du travail entourait ses yeux dont les prunelles d'un gris d'acier très clair regardaient rarement en face. Une chevelure d'un blond roux, naturellement bouclée, couronnait son front haut. Sa barbe peu fournie qu'il portait entière, laissait voir la forme carrée et lourde de son menton, annonçant l'énergie dans la volonté et presque l'entêtement.

Son nez fortement aquilin offrait le type juif, plutôt que celui des races du Nord auxquelles le docteur appartenait.

Au moment où nous franchissons le seuil de son bureau, Frantz Rittner se trouvait en tête-à-tête avec un homme d'une trentaine d'années, fort beau garçon, prodigieusement satisfait de sa personne et poussant la recherche dans l'élégance jusqu'à l'extrémité.

Ce visiteur se nommait René Jancelyn. Il était le frère de Mathilde Jancelyn, que nous avons vue à Melun en compagnie de Fabrice Leclère.

Les deux hommes, assis très près l'un de l'autre, parlaient à voix basse quoique, selon toute apparence, personne ne pût les épier.

— Ainsi donc, demanda Rittner, Fabrice a voulu assister à l'exécution ?

— Il le fallait, répondit René, et je lui en ai moi-même donné le conseil.

— Il le fallait ! dites-vous... Pourquoi ?

— N'était-il pas à craindre qu'après le rejet du recours en grâce, le condamné, renonçant à son obstination, ne se décidât à parler ?..

— Qu'aurait-il pu dire ?

— Il aurait pu dire au moins son nom.

— Qu'importait cela ?

— Il importait beaucoup. Avec son nom on reconstituait son passé, on suivait sa piste, on prouvait la réalité de sa présence dans le bois de Seineport, on obtenait de lui peut-être un signalement plus détaillé du bienfaiteur nocturne qui a mis dans ses mains le portefeuille de l'homme assassiné. Le procès de ce malheureux a divisé le public en plusieurs camps ennemis. Les uns voient en lui l'assassin... Les autres le croient seulement complice... D'autres enfin le croient innocent. Ces divisions existaient aussi parmi les jurés... Sans l'obstination de l'accusé à se taire, son acquittement n'était pas douteux... C'eût été là un sérieux malheur... La mort de cet homme est nécessaire à notre repos.

— C'est vrai, et je ne respirerai librement que quand tout sera fini.

— Respirez donc !... Tout est fini depuis ce matin, répondit le visiteur.

## XV

### UNE TRINITÉ DE BANDITS.

— Tout est fini, répéta le docteur Rittner. En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument sûr, répliqua René Jancelyn.

— Il arrive parfois que, le jour et l'heure de l'exécution étant fixés, on accorde un sursis au dernier moment.

— Sans doute, mais cela ne s'est point produit aujourd'hui. Si les choses n'avaient pas suivi leur cours ordinaire, j'en aurais été instruit avant de sortir de chez moi...

— Et comment ?

— Par une dépêche de Fabrice...

— Quelle imprudence ! murmura le docteur. Rien n'est plus compromettant qu'une dépêche !..

— Oh ! les précautions étaient prises. Nous étions convenus d'une phrase, intelligible pour moi seul, qui ne pouvait éveiller les soupçons... celle-ci. *Prévenez le docteur que l'état de notre malade ne donne du souci.* Point de nouvelle, donc bonne nouvelle, comme dit le vieux proverbe. Nous n'avons plus rien à craindre.

— On a toujours quelque chose à craindre, répliqua le médecin des folles, et l'homme avisé se tient sur ses gardes, même quand tout péril semble conjuré. Qui sait si le ministère public, subissant à son tour l'influence de ces courants d'opinion dont vous me parlez tout à l'heure, n'éprouvera pas quelque inquiétude au sujet d'une erreur possible, et ne tentera point, même après l'exécution, d'éclaircir ses doutes tardifs et de porter la lumière au milieu des ténèbres ?

René Jancelyn haussa les épaules.

— Le ministère public se gardera bien d'agir ainsi, répliquait-il. Ce serait crier par-dessus les toits qu'il a demandé une tête un peu légèrement ! Le condamné étant un inconnu, et personne par conséquent ne lui portant un durable intérêt, avant huit jours on ne se souviendra plus de cette affaire... Chassez donc tout souci, et je vous le répète, dormez en paix.

— Je le voudrais... —répondit Frank Rittner avec une moue significative.

—Baste! vous êtes un trembleur...—Vous avez peur de votre ombre.

—Et vous vous rassurez trop vite, vous, mon cher! Avez-vous découvert quelque chose, relativement à l'identité du singulier personnage qui vient de mourir?

—Rien... Mes recherches personnelles n'ont pas été plus heureuses que celles de la police.

—Et devinez-vous quel mystérieux motif a décidé ce pauvre diable à cacher son identité?

—Une seule hypothèse me semble probable...

—Laquelle?

—Un immense dégoût de la vie.

—C'est inadmissible.

—Pourquoi?

—Si cet homme voulait mourir, il avait dix moyens, tous plus pratiques les uns que les autres, de se supprimer lui-même, sans passer par les angoisses effroyables d'une instruction criminelle et la honte d'une exécution... Croyez-moi, le problème est encore à trouver... Il existait certainement, dans la vie du condamné quelque secret terrible qui lui commandait le silence et qui nous a servis... Félicitons-nous de ce hasard.

—Et admirons le sang-froid de Fabrice et son énergie rare en toute cette affaire...

—Oh! dit le docteur, je lui rends pleine justice! Il est très fort!...

—Sans lui, les soupçons naissants de Frédéric Baltus se changeaient en certitude, et nous étions perdus... reprit Jancelyn. Il nous a sauvés du baigne en risquant l'échafaud...

—C'était en vérité jouer trop gros jeu pour une misérable somme de vingt-cinq mille francs... et cela par la faute de Fabrice... Je voulais, moi, mettre le chiffre de cent mille francs sur le chèque... au moins cela valait la peine de s'exposer un peu.

—Oui, mais Fabrice connaissait mieux que nous les habitudes et la manière de vivre de Frédéric Baltus... S'il a tenu bon pour un chiffre modeste, c'est qu'il savait qu'une somme plus importante semblerait invraisemblable...

—Peut-être, mais cela aurait remis quelques fonds dans notre caisse effroyablement anémique.

—Combien possédons-nous à cette heure?

—Cinquante mille francs à peine...

—Diable! c'est maigre...

—Les plaisirs sont ruineux, mon cher? Nous dépensons sans compter, et les rentrées ne se font pas... Mes livres sont d'ailleurs à votre disposition...

—Oh! docteur, j'ai toute confiance...

—N'était-il pas convenu que vous prépareriez un chèque signé du comte de Sommerive? Je vous ai expliqué la situation... D'ici à un mois le comte sera dans une maison d'aliénés. Avant que le conseil de famille ait demandé et obtenu l'interdiction de ce gentleman, rien de plus facile que de toucher soixante ou quatre-vingt mille francs à la Société générale, sans qu'il y ait la moindre chance d'être éconduit ou suspecté. Le comte est fou, c'est vrai, mais il n'est pas interdit, donc il peut souscrire.

—Il me faut des spécimens des deux écritures.

—Ne vous ai-je pas remis une lettre du comte?

—Jamais.

—Je vais donc vous en donner une.

Le docteur, à l'aide d'une clef d'acier microscopique suspendue à sa chaîne de montre, ouvrit un des tiroirs de son bureau et prit dans ce tiroir un énorme portefeuille en maroquin rouge, contenant une centaine de lettres dépliées et soigneusement étiquetées.

Parmi ces lettres il en choisit deux.

—Voici d'abord, dit-il, une fort longue épître du comte.

Et il tendit une feuille de papier armorié à René Jancelyn.

—Écriture facile à imiter... murmura ce dernier après un instant d'examen. La signature demandera plus de travail, à cause du parafet compliqué, mais on y arrivera...

Ne nous arrêtons pas en si beau chemin et remplissons la

caisse... Examinez cette lettre... Elle est de madame veuve Riquet de la Candèle... Cette autre émane d'un certain Sigismond Badoul, poète mal apprécié, artiste lyrique incompris, désireux de monter par l'échelle des femmes et se faisant présentement appeler dans le monde vicomte de Saint-Médéric.

—Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

—Une veuve et un intrigant, je viens de vous le dire. La veuve est éprise de l'intrigant... Elle a des fonds dans la maison Tomlinson, de Londres... Nous pouvons lancer sur cette maison un chèque de deux mille livres sterling, souscrit par la dite veuve Riquet de la Candèle, avec la signature Saint-Médéric pour acquit.

—Il n'y a rien à craindre?

—Non... La veuve sera dans une maison de santé avant quinze jours...

—Folle, elle aussi?...

—Non pas, du moins dans le sens rigoureux du mot, mais enfermée comme telle à la requête d'un parent qui voudrait hériter... Qui sait si ce dernier chèque, qu'on mettra naturellement sur le compte de sa passion insensée, ne servira pas l'héritier...

Réné Jancelyn prit et serra dans sa poche les papiers qu'il tendait le docteur.

—Et, continua ce dernier, Fabrice s'est-il décidé à vous remettre les pièces nécessaires à la confection d'un chèque de son oncle Maurice Delarivière, payable à Paris à la banque Jacques Lefebvre?

—Il m'a remis, comme modèle, un chèque tout rempli pour une somme insignifiante, mais il me faut le temps de graver la planche.

—Ne pouvez-vous laver l'écriture?

—Non, elle est trop ancienne... L'extrême violence des réactifs à employer feraient certainement subir au papier une altération compromettante. Fabrice d'ailleurs ne se soucie guère que nous tentions la fortune de ce côté, et j'estime qu'il a raison. Il craint que les soupçons de son oncle ne se portent sur lui.

—Ce serait sans grand danger, M. Delarivière ne livrerait pas son neveu...

—C'est probable, mais il est non moins probable que dans ce cas il le déshériterait absolument. Or Fabrice tient beaucoup à l'héritage dont, paraît-il, le chiffre est important.

—Et dont nous ne toucherons pas un centime, nous! dit Frantz Rittner avec amertume.

—Il est certain que Fabrice est un égoïste et qu'il nous lâchera sans hésiter, le jour où il pourra se passer de nous... Mais, qu'y faire?... Avez-vous autre chose en vue pour un prochain avenir?

—Hélas, non! Nous vivons d'expédients... Il faudrait mettre la main sur une combinaison hardie, qui nous enrichit d'un seul coup.

—Je la cherche depuis longtemps... fit René avec un sourire.

—La trouverez-vous?

—Je crois qu'elle est trouvée.

—Et c'est?

—Je vous le dirai quand j'aurai la certitude que je ne fais pas fausse route... Jusque-là je resterai muet! Avez-vous préparé le réactif que je vous ai demandé il y a trois jours?...

—Oui!

—J'en ai besoin aujourd'hui même.

—Pour mener à bien la combinaison dont il s'agit?

—Peut-être.

—Je vais vous le donner.

En prononçant ces paroles Frantz Rittner quitta son siège, s'approcha de la muraille et décrocha un tableau signé: Boucher.

Derrière le tableau se trouvait un placard fermé par une serrure à combinaisons.

Le docteur ouvrit ce placard, et René Jancelyn put voir



sur des rayons toute une collection de bocaux de diverses grandeurs et de fioles de toutes les formes, bouchés à l'émeri, étiquetés avec un grand soin et rangés par ordre de taille.

Ces nombreux récipients, ainsi soustraits aux regards, renfermaient des produits chimiques et des substances végétales parmi lesquels les narcotiques et les poisons se trouvaient en majorité.

Dans quel but le docteur était-il en possession de cette riche variété de toxiques ?

Nous le saurons certainement.

Le propriétaire de la maison de santé prit une fiole sur l'un des rayons et la tendit à son visiteur.

—Voici ce qu'il vous faut, dit-il, je vous prévient que ce réactif est d'une grande puissance et demande à être employé avec précaution.

Merci, répliqua René, en serrant la fiole dans une des poches de son pardessus ; d'ici à peu de jours vous connaîtrez le résultat de mes opérations.

Par l'entretien qui précède nos lecteurs ont appris qu'ils se trouvaient en présence de deux coquins de la pire espèce, l'un faussaire émérite ; l'autre, habile médecin et chimiste de premier ordre, faisant de la science une arme pour le crime, et de la maison d'Auteuil une tombe pleine de secrets sinistres.

Fabrice Leclère, le neveu du banquier de New-York, complétait cette trinité de bandits.

Ces trois hommes s'étaient associés pour s'enrichir, et tous les moyens d'arriver à la fortune leur semblaient bons, même les plus infâmes et les plus dangereux.

—Où dînez-vous aujourd'hui ? demanda Rittner à Jancelyn. Voulez-vous partager mon frugal ordinaire ?

—Cela m'est impossible, quoique je sache à quoi m'en tenir sur la frugalité de votre table... Vous êtes un gourmet distingué s'il en fut ! Mais j'ai rendez-vous avec Fabrice, à sept heures, chez Brébant.

—Je vous y rejoindrai. Fabrice nous racontera comment est mort le condamné de Melun. Ce sera plein d'intérêt.

—A ce soir alors...

—A ce soir...

Les deux hommes échangèrent une poignée de main. René sortit du pavillon, traversa le parc, le chemin de ronde, et monta dans un coupé de régie qui l'attendait rue Raffet, à la porte de la maison.

—Où allons-nous, bourgeois ? demanda le cocher.

—Boulevard des Italiens, et du train... trois francs de pourboire.

Le cocher fouetta son cheval qui partit au grand trot.

FIN

La troisième partie du MÉDECIN DES FOLLES a pour titre **LA FOLLE.**

## MAISON AU BON MARCHÉ ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

VENTE SPÉCIALE — 175 douzaines de Parasols à être sacrifiés à 25cts dans la piastre.

PARASOLS et OMBRELLES dans toutes les nuances à être sacrifiés au quart de leur valeur.

CHAPEAUX garni et non garni à être sacrifiés à la moitié de leur valeur.

GANTS KID, GANTS SOIE, MENOTTES en Soie et en Fil, à être sacrifiés à 50c dans la piastre.

RUBANS, FRISS, COUS, COLLETS, DENTELLES, etc., à la moitié de leur valeur.

Notre assortiment de BAS dans toutes les couleurs et grandeurs voulu, réduits à 55cts dans la piastre.

### POUR HOMMES

Chemises Blanches et de Couleurs, Corps et Caleçons, Col, Collets, Poignets, Bretelles, Mouchoirs, Bas, etc.

L'assortiment le plus complet se trouve AU BON MARCHÉ.

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE

ECURIE BALMORAL M. ST-JEAN, Propriétaire  
113, rue St-Hubert.

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Écurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

## Loterie Nationale de Colonisation

TIRAGE DU 15 JUIN 78

2689 LOTS LOTS VALANT \$50,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIMES.

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19 rue St-Jacques, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ FOUCHER, FORTIER & CIE, 865 STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

### NUMEROS PARUS

#### VOLUME I

- 1 La Goelette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrède de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert

- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

#### VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fon Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur

- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

#### VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Arme Révélatrice
- 4 Le Comte d'Origny
- 5 Le Parricide
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Nélida
- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folles, 1re série, L'Hôtel tel du Grand Cerf
- 10 Le Médecin des Folles, 2e série, Une Erreur Judiciaire